

REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

MEUSUELLE



SOMMAIRE

Pages

| | |
|--|----|
| Dom J.-B. GAI. — <i>Les Corailliers corses en Barbarie</i> | 1 |
| P. DE C. — <i>Non, je n'abandonnerai pas mon père</i> | 11 |
| RICCI (Ed.). — <i>Coutumes corses : à Erbalunga</i> | 22 |
| BARTHOLI-SABAD (FRANC.). — <i>Le Jambon (conte du paradis corse)</i> | 36 |
| A. A. — <i>Une journée d'enthousiasme corse</i> | 46 |

[Bibliographie et Nouvelles

AVIS

Nous avions, dans le dernier numéro 110 de la Revue, prié nos abonnés de régler par le moyen du chèque postal (coût 0,75) leur abonnement pour 1938 et de nous éviter les frais de présentation d'un reçu. La négligence a fait que la très grande majorité d'entre eux n'a pas répondu à notre appel et que nous avons dû demander à l'administration postale d'encaisser la somme qui nous était due.

Or voici le détail des frais occasionnés par cet encaissement :

| | |
|--|------|
| Timbre de la quittance de 25 francs. | 0,60 |
| Envoi de l'enveloppe recommandée (obligatoire) | 2,50 |
| Droit postal d'encaissement. | 0,80 |
| Droit du mandat encaissé. | 0,75 |

Ce qui, avec les menus frais accessoires, représente une dépense de cinq francs. En toute équité, ne devrait-elle pas être payée par l'abonné ? Mais que dire de ceux qui recevant les numéros de la Revue les gardent et refusent de payer leur abonnement (d'où une taxe supplémentaire de un franc).

Nous supplions les Corses qui, aimant leur patrie, désirent continuer la lecture d'une Revue qui leur parle exclusivement d'elle, de verser, sans attendre, le montant de leur abonnement et de nous éviter cinq francs de frais.

Prix de l'abonnement :

| | |
|----------------------|------------|
| France et colonies : | 25 francs. |
| Etranger : | 35 francs. |

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-n., 107, Rue de Sévres, PARIS (VI^e)

COMPTE POSTAL : PARIS 512.42 — TÉLÉP. LONG 44-65

GEOGRAPHIE DE LA CORSE, in-8° de 95 pages
et 43 gravures. Par A. AMBROSI

Prix : 10 frs (12 frs franco). La demander à la Revue.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

Sur les traces de Napollon

Les Corailleurs corses en Barbarie

Les Corses, et particulièrement ceux du Cap, ont toujours aimé les croisières. La Méditerranée, qui circonscrit entièrement leur pays, semble inviter les enfants de Cynnos à ces randonnées lointaines, dont le récit embellit les histoires, les contes de la veillée... Dès le bas-âge, l'imagination se nourrit de rêves de gloire, de fortune, de domination, et les yeux cherchent à découvrir, au-delà du cercle d'azur qui borne l'horizon, les terres merveilleuses où le rêve deviendra réalité. Celle-ci est assez souvent une déception, selon la logique inéluctable du rêve ; toutefois, on ne peut nier que maint cynnéen, parti plus ou moins à l'aventure, n'ait trouvé sur sa route un empire ou des champs de pépites... Aurions-nous hérité des Grecs, premiers colonisateurs de notre Ile, ce goût des voyages et, en même temps, un amour ardent de la patrie ? Car il y a dans le tempérament insulaire, le paradoxe déroutant d'un attachement exclusif — l'on pourrait dire féroce — au terroir, et d'un désir également farouche d'évasion, de découverte. Où les Corses ne sont-ils pas ? Et quelque part que vous les rencontriez, ne les entendez-vous pas gémir sur l'Ile incomparable qu'ils ont quittée ? Un navire ayant, dit-on, fait naufrage sur les côtes d'une terre alors inconnue — mettons l'une des Carolines ou des Fidji — l'équipage qui comptait, naturellement, un Corse, réussit à se sauver. Hélas ! une troupe d'anthropophages entoure aussitôt les marins et,

les jours suivants, chacun d'eux fait les frais du repas... Le tour du Corse étant venu, le chef de la tribu lui annonce le sort qu'on lui prépare : « *E tecchiatti puru, bruttu mostru!* » lui lance le marin. — *Mi! ancu tu sei Corsu?* » fait le chef en sursautant » (1). Et les voilà dans les bras l'un de l'autre, jargonnant à l'envie sur le « *paese* », au grand ébahissement des indigènes, qui durent pourvoir à un autre menu, pour ce jour-là !... Mais laissons la légende pour l'histoire et arrêtons-nous un instant sur la côte d'Afrique, que les Corses ont fréquentée de façon permanente. Ils y avaient découvert une source de profits par l'exploitation des bancs de corail qui hérissent le fond de cette mer, et la pratique constante du rude métier de corailleur les avait fait passer maîtres dans l'art de repérer et de ramener à bord les branches précieuses, que l'on se disputait par toute l'Europe. Quand ils ne pêchaient pas à leur compte, Corses et Catalans étaient jalousement recherchés par les Compagnies, car leur dextérité les plaçait au-dessus de tous les autres corailleurs. En 1777, le Directeur principal de la « *Compagnie royale et perpétuelle d'Afrique* » écrivait au gouverneur de la Calle : « Les Corses sont utiles à la Compagnie, parce qu'ils aiguissent l'émulation des Provençaux et qu'ils nous ont procuré des gondoles à leur manière. Ainsi, dans les nouvelles constructions, vous ne ferez construire que des gondoles, jusqu'à ce que, les anciens bateaux étant hors de service, nous puissions en donner à tous nos patrons ». Bientôt, ces derniers sont en effet munis de gondoles corses. Il y avait sept hommes sur les bateaux provençaux, huit sur les Corses, car le patron se tenait au timon, sa fonction étant de jeter et de retirer « l'engin ». Celui-ci était formé d'un long câble, qui traînait à son extrémité deux morceaux de

(1) Eh ! gave-toi donc ! vieux hideux !... — Comment ! toi aussi, tu es Corse ?

bois placés en croix et dont chaque bout portait un filet tout à fait primitif. Comme l'on voit, cet engin ne fut point supplanté par celui qu'inventa, en 1786, le R. P. Béraud, oratorien, et qui était pourtant le meilleur que l'on pût imaginer pour la pêche du corail ; tellement que le bon Père dut faire taire son humilité et accepter, outre les félicitations et les prix divers, son buste... en corail de premier choix, que lui offraient les chefs d'atelier de la Manufacture royale de Marseille !... Les Corses dédaignèrent le nouvel appareil et il semble bien qu'il continuèrent à se servir de leur « engin » jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

La durée de la pêche était de dix mois ; de fin mars à fin septembre, les flotilles louvoyaient le long des rivages barbaresques, et accumulaient le butin. Les Provençaux pêchaient presque toujours à la voile ; les Corses et les Siciliens à la rame. La Compagnie se réjouissait des résultats de la pêche, organisée par les Corses. Par un contrat passé avec le bey de Tunis, le 14 mars 1768, la Compagnie d'Afrique avait obtenu le privilège exclusif de la pêche du corail, excepté à Tabarque. Dès lors, des comptoirs avaient été établis, en particulier à Bizerte, et la construction de bateaux corailleurs s'était imposée. Mais la pêche languissait. L'on ne savait à quoi attribuer l'insuccès de tant d'efforts. La Compagnie avait d'abord recruté des corailleurs au port de Ste-Marguerite, sur la rivière de Gênes, sous la direction de patrons provençaux, mais un incident obligea les Margaritains à retourner chez eux : le bey de Tunis, mécontent du succès des Français en Corse et lié, dit-on, avec Paoli, refusait d'exécuter le traité de 1768. Il fallut de puissantes interventions pour lui faire reconnaître la souveraineté française sur l'île et signer un nouveau traité (septembre 1770), par lequel il reconnaissait le droit de pêche selon les clauses de 1768 et, cette fois, même à Tabarque.

La Compagnie établit alors un comptoir dans l'île de Galite et y envoya Garcin, qui avait organisé, en 1768, le comptoir de Bizerte. Garcin fut chargé de diriger les essais de pêche avec douze bateaux corses, engagés à la suite d'un contrat négocié à Marseille, entre la Compagnie et deux députés corses (2). Garcin reçoit l'ordre de « prendre les meilleures précautions pour mettre en sûreté, dans l'île, les provisions et effets de la Compagnie et des pêcheurs corses... ». On permet à ceux-ci d'avoir un aumônier et un agent à la Galite... En 1772, un nouveau contrat est conclu pour vingt-quatre bateaux corses. Les essais furent plus heureux que les années précédentes. Dès lors, des Corses sont régulièrement engagés pour les Concessions, concurremment avec des Provençaux. Pour négocier avec eux, la Compagnie eut recours au Commissaire de la Marine à Ajaccio, qui, bientôt, fut nommé officiellement par elle, son agent en Corse (1773). Chargé de présider à tous les détails de l'expédition des pêcheurs, à leur rapatriement, au remplacement des malades et des morts, il ne signait pas sur place les contrats, à l'exécution desquels il devait veiller. Périodiquement, des députés corses munis des pouvoirs des corailleurs se rendaient à Marseille et signaient les conventions, souvent après des discussions assez mouvementées. En 1777, la Compagnie envoyait des Corses à la Galite et parlait de les y établir, l'année suivante, d'une façon permanente. Elle avait même tenté d'y construire, pour abriter leurs barques, un môle que la mer détruisit presque aussitôt. Le bey de Tunis et la Compagnie signent une nouvelle convention en 1781, ce qui fait envisager l'achat de gondoles en Corse et l'emploi de pêcheurs provençaux et corses en nombre égal. Mais ce mé-

(2) L'abbé Moresco et le patron Jean Reno. En 1772, il y eut en concurrence deux députés : l'abbé Moresco, muni de la procuration de 30 pêcheurs, et le sieur Carbone avec la procuration de 24 autres.

lange avait donné plusieurs fois des déboires à la Compagnie. Indisciplinés, querelleurs, les Corses ne s'entendaient guère avec les Provençaux — (ils s'entendent parfaitement, aujourd'hui) — et le gouverneur de la Calle avait fort à faire pour empêcher ou étouffer leurs disputes. On avait même songé à ne plus les employer, mais ç'aurait été se priver de spécialistes de premier ordre et le commerce risquait de s'éteindre par le fait même. Une autre considération retenait la Compagnie : « En ce moment-ci, écrivait-on, il serait difficile de renvoyer les Corses, sans nous susciter une querelle avec leur nation... Depuis qu'ils sont sous la domination française, on veut les faire jouir des mêmes privilèges que les Français... » Cette phrase nous laisse entendre que les insulaires devaient être traités par les « continentaux » comme des étrangers à gages, et cela nous explique en grande partie les disputes signalées plus haut. Pourquoi, puisqu'ils étaient Français, et que, d'autre part, ils avaient les meilleures aptitudes pour la pêche du corail, n'auraient-ils pas joui des mêmes privilèges que les Français... ?

Les Provençaux n'étaient pas non plus, nous dit-on, des modèles de docilité. Les gouverneurs se plaignaient souvent « de leur mauvaise conduite, difficile à réprimer, parce que de graves inconvénients en auraient résulté pour la pêche ». Il fallait également éviter une mutinerie, que le nombre des Corses et des Provençaux eût rendu facile à la Calle, quand ils y séjournaient.

Une autre cause de désaccord entre la Compagnie et les Corses venait de la contrebande, que ceux-ci ne se faisaient pas scrupule de pratiquer. Il faut dire que les Italiens leur en donnaient l'exemple ; malgré que la conquête de l'île de Tabarque, en 1741, eût officiellement éloigné les Génois de ces parages, d'autres Italiens les fréquentaient ostensiblement. En 1786, la Compagnie prévenait le ministre français que 700 voiles napolitaines (?!) avaient paru sur les côtes de son privilège et

qu'elle se sentait menacée de la perte de la pêche... Les Corses, bien que sujets du roi, ne respectèrent pas davantage le monopole de la Compagnie. Des prohibitions, notifiées par le Roi en 1775, ayant obligé les Corses à l'inaction, plusieurs d'entre eux s'étaient unis aux Napolitains. En 1776-77, des patrons corses furent poursuivis pour avoir pêché malgré les défenses. Ils sollicitèrent vivement à la cour la levée de l'interdiction, qui privait leurs familles du pain quotidien. Le Comte de Rossi fut délégué par six cents patrons et mariniers ajacciens, avec mission de remettre un mémoire au ministre de la Tour (10 mai 1778). La Compagnie répondit au mémoire. Le 30 juin, de Rossi écrivait de nouveau à de la Tour une lettre motivée, d'où j'extrais les lignes suivantes : « Si la pêche n'est pas permise aux Corses, ils se trouveront dans le cas d'abandonner leurs femmes, leurs enfants — (leurs dieux pénates mêmes) — pour ne pas les voir expirer devant eux et mourir de faim. J'ose même avancer qu'ils seront obligés d'aller servir les ennemis de l'Etat... » Cette dernière insinuation pouvait être de bonne diplomatie !... Il paraît, néanmoins, que les Corses continuèrent leurs pêches frauduleuses. S'il s'agissait vraiment d'un travail nécessaire à la subsistance des familles, on ne voit pas comment un coin de la mer africaine n'aurait pas été réservé à ces braves gens ! En 1776, une flotille de trente bateaux corses était encore aperçue à la Galite ; il fallut l'intervention puissante de M. de Marbeuf, gouverneur de la Corse, pour arrêter les mesures de sévérité qui se préparaient. L'année suivante, trente patrons corses furent emprisonnés et leurs équipages condamnés à ne pouvoir s'embarquer avant nouvelle décision. Néanmoins, les instances des familles, appuyées par le bon M. de Marbeuf, obtinrent la remise des peines, bien que la Compagnie gardât le droit de recours contre les condamnés, s'ils étaient repris en délit de contrebande. De nouvelles sollicitations des patrons

ajacciens, en 1787, ne semblent pas avoir obtenu le droit de pêche convoité, du moins sans conditions.

Outre l'exercice de la pêche en zone défendue, les Corses lésaient la Compagnie dans les livraisons de corail. Il s'avérait de plus en plus que le produit de chaque pêche n'était pas intégralement remis à la Compagnie. Les insulaires n'étaient pas les seuls à user de ces « *indélicatesses* », mais on prétendait que leur exemple avait débauché les autres patrons. « La Direction s'est aperçue, écrivait-on en 1786, que ces vols n'ont lieu que depuis que la Compagnie a admis des pêcheurs corses à son service... ». Le gouverneur de la Calle se voyait impuissant à enrayer le mal : « L'infidélité des patrons corses nous est connue depuis longtemps, mais c'est un mal presque sans remède ». Leur roublardise déroutait, en effet, toute tentative de coercition. La Compagnie n'apprenait-elle pas, un jour, — sans doute par dénonciation faite à son agent de Corse — que trois caisses de corail avaient été déposées par des Corses au cap Tavolaro, en un point très secret de la côte Sarde ?

Tous ces tracas et ces difficultés croissantes au sein de la Compagnie d'Afrique ne procuraient plus à celle-ci aucun avantage commercial. Elle songea un moment à l'exportation des bois d'Algérie et de l'*Orseille*, que les Corses vendaient à Livourne, et qui abondait à la Galite. Profitant de ces embarras, les patrons corses réclamaient le droit de pêcher librement sur les côtes barbaresques. Le 22 octobre 1790, Pozzo-di-Borgo et Gentili, députés extraordinaires à l'Assemblée nationale, se présentèrent devant les directeurs de la Compagnie, comme mandataires de leurs compatriotes, et demandèrent quelles conditions (l'on) pourrait leur faire. Pris de court, les directeurs promirent de tout arranger au mieux des deux parties. Ayant appris, par leur agent en Corse, les préparatifs de quarante gondoles corses pour la pêche du corail, ils recommandèrent au gouverneur de la Calle

d'agir prudemment avec les insulaires et de les admettre au nombre des corailleurs, crainte de désordres. Le 1^{er} mai 1791, des négociations étaient entamées à Paris ; le directeur principal Bertrand signait avec Christophe Saliceti, député à l'Assemblée nationale, et Ch. A. Pozzo di Borgo, député extraordinaire de Corse, un contrat particulièrement avantageux pour les Corses. Sans limitation de nombre, les pêcheurs ajacciens pourraient pêcher librement, durant l'été et l'automne, dans toute l'étendue des Concessions, sous la seule obligation que chaque gondole donnerait à la Compagnie « cinq livres de corail de première qualité, dix livres de la seconde, cent-vingt livres de branchettes et deux cent-trente livres de menus et fondettes ». Ce corail leur serait payé, suivant les qualités. Les pêcheurs trouveraient, d'autre part, à la Calle, le meilleur accueil, soit pour les provisions, soit pour les cas de maladie. Cette convention fut ouvertement violée par les Corses, qui allèrent vendre toute leur pêche dans les ports italiens. Une autre convention fut, néanmoins signée en 1792, entre Bertrand et les députés corses. Le directoire du département de la Corse se rendait garant de l'exécution du contrat et devait donner caution envers la Compagnie. Plus de 100 gondoles devaient avoir la faculté de pêcher. Les mariniers corses voulurent porter eux-mêmes leurs provisions ou les faire venir de leur Ile. Chaque gondole n'était obligée de livrer que 20 livres de corail des deux premières qualités. Malgré la modicité de la rétribution, les Corses n'en firent pas moins à leur tête ; des réclamations adressées par la Compagnie au directoire du département demeurèrent sans réponse et les patrons Corses quittèrent les eaux africaines, emportant leur butin, sans que la Compagnie reçut la moindre branchette. Inutile d'attendre un nouvel arrangement pour l'année suivante, d'autant que l'on reprochait aussi aux Corses d'avoir vendu de la poudre aux barbaresques, ce qui était rigoureusement défendu par les

contrats. La Compagnie chercha en vain à obtenir justice pour les lésions graves faites à son commerce. Paoli, lieutenant-général des armées de la République à Corte, lui écrivait en février 1793, que ses efforts, joints à ceux des administrateurs départementaux, avaient été inutiles. Jamais les pêcheurs n'avaient voulu convenir de leurs infractions ; ils prétendaient même que l'Assemblée nationale leur devait une prime d'encouragement pour leur travail ! L'affaire fut portée devant la Convention ; Garat, ministre de l'Intérieur, et Lebrun, ministre des Affaires étrangères, promirent leurs bons offices, mais, comme l'écrivait naguère M. le professeur Ambrosi à propos de cette affaire : « les Assemblées révolutionnaires n'aimaient pas les privilèges » et la Compagnie attendit en vain une solution. Il faut reconnaître que cette antipathie jacobine pour le privilège ne se manifestait pas toujours en faveur du droit !...

Les patrons Corses s'apprêtaient à partir pour la saison de 1793, sans contrat avec la Compagnie. On était cependant en pleine guerre et le secours d'une frégate, qui les accompagnerait durant toute la saison, leur parut indispensable. Ils prièrent le département de leur procurer cette frégate. De son côté, la Compagnie essayait de profiter de la guerre, mais les ordres que le Ministre avait envoyés à l'ordonnateur de la marine à Toulon pour faire la levée de vingt équipages, dix de Provence et dix de Corse, dérangèrent les plans de la Compagnie, qui abandonna la pêche pour cette saison-là. Au même moment, son agent à Ajaccio lui apprenait que « les Commissaires nationaux avaient accordé aux marins de Corse la permission de pêcher le corail dans toute l'étendue de la Méditerranée, sans désigner aucun endroit particulier ; (qu') ils avaient autorisé le commissaire en chef de la Marine à leur faire donner les commissions et expéditions nécessaires... »

Le commerce du corail était définitivement compromis

pour la Compagnie. Les Corses en portent-ils, au moins partiellement, la responsabilité? Je n'ai voulu rappeler ici que les vicissitudes « historiques » de trois siècles de pêche. Il semble bien que l'on ait manqué un peu de sens psychologique, en n'accordant pas aux Corses la libre exploitation de cette côte, acquise à la France par leurs ancêtres, les Lenci et Sanson Napollon. Leurs talents exceptionnels de corailleurs les désignaient plus que d'autres pour cette entreprise. En suivant les péripéties de ces saisons de pêche en Barbarie, on a l'impression que les Corses considéraient les parages rougis par le sang de Napollon comme une continuation du domaine insulaire, qu'ils s'y sentaient chez eux et qu'ils ne comprirent jamais qu'on les soumit à des conditions quelconques, quand ils voulaient tirer parti d'un bien, qui leur apparaissait un peu comme « leur bien ». Ce point de vue tout personnel que je me permets d'exprimer n'excuse nullement les infidélités et les fraudes dont les Corses se rendirent coupables, mais bien des déboires eussent sans doute été évités, si l'on se fût appliqué davantage à concilier les droits de la Compagnie et les « revendications » des Corses. Quoi qu'il en soit, voilà encore un épisode de l'histoire de ce petit peuple, à la fois nomade et casanier, plus actif qu'on ne le croit et, tout bien considéré, moins méchant qu'on ne le dit...

DOM J.-B. GAI,

*Moine bénédictin,
Abbaye d'Hautecombe.*

NOTA : Les détails historiques et techniques de cette brève étude ont été glanés dans le magistral ouvrage du prof. Masson : « *Histoire des Etablissements et du Commerce français dans l'Afrique barbaresque* » (Hachette, 1903). Nous déplorons la mort toute récente de cet éminent érudit. — Cf. également un article de M. Ambrosi-R. sur le sujet étudié ici : *Revue de la Corse*, n° 59, pp. 201-214.

Non, je n'abandonnerai pas mon père

Luce de CASABIANCA naquit à Bastia (Corse), le 7 février 1762, alors que l'île, pour quelques années encore, devait demeurer sous la domination de Gênes : la langue italienne était, alors, la seule langue officielle.

En réalité, il s'appelait *Luzio*, comme plusieurs de ses ancêtres, que l'on traduit assez exactement par Luce, prénom tantôt masculin, tantôt féminin, mais qui diffère absolument de Louis, que lui attribuent plusieurs biographies, et même certaines pièces officielles (notamment l'inscription de son buste, dans les Galeries de Versailles).

Son père était Jean Quirico CASABIANCA et son fils s'appelait Giocante, prénoms qui ne correspondent à aucun prénom français.

Cette famille CASABIANCA est l'une des plus anciennes familles insulaires. Entre 1300 ou 1400, c'était une famille de *Caporali*. Les historiens sont quelque peu en désaccord sur l'origine et l'acception de ce titre de « *Caporale* ». « Ce qu'on peut conjecturer de plus vraisemblable, écrit l'un d'eux, c'est que la terre du commun ayant prodigieusement à souffrir des droits que s'arrogeaient les seigneurs corses, les Gênois autorisèrent les chefs d'une quinzaine de villages ou cantons, à lever des troupes, à les commander, à se confédérer pour s'opposer aux Seigneurs. Les chefs de cette ligue, d'abord soudoyés par Gênes, et devenus depuis leurs ennemis les plus ardents, étaient dénommés « *Caporali* » : Ils paraissent descendre des insulaires du pays et en être les chefs. Leurs familles, avec moins de puissance, avaient donc une origine plus ancienne dans l'île que celle des pseudo-nobles. Ils s'allièrent avec les plus anciens et les

plus grands seigneurs de l'île par de fréquents mariages. En résumé, ces sortes de « Tribuns du peuple », auxquels l'égalité semblait de l'oppression, se croyant d'autant plus illustres qu'ils affligeaient davantage leur malheureuse patrie, étaient des chefs de clans, au nombre de douze ou de dix-huit, élus pour défendre les intérêts des pauvres « conception sublime, institution admirable, trop tôt dénaturée ».

La famille CASABIANCA est, de surcroît, célèbre par une terrible et sanguinaire inimitié qui, pendant de longues années, divise les deux branches les Rouges et les Noirs : le récit des démêlés des deux factions remplit de trop nombreuses pages des anciennes annales de l'île.

Autre caractéristique des CASABIANCA, moins tragique et moins sujette à discussion : ils se rallièrent, des premiers, à la France, lorsque celle-ci, après une longue période de rapports communs et sympathiques, vint en Corse planter le drapeau fleurdelisé.

Aussi, la branche à laquelle appartenait Luce put-elle aisément faire reconnaître sa noblesse, remontant à plus de deux cents ans, par le Conseil Supérieur de l'île, ce qui lui permit d'entrer à l'Ecole Militaire, où n'étaient admis que les jeunes gens de noblesse prouvée. Cette faveur était d'ailleurs de celles que la Monarchie accordait volontiers aux nouveaux Français. C'est ainsi que les Bonaparte, grands amis et alliés des Casabianca, obtinrent des bourses pour Napoléon, quelques-uns de ses frères et deux de ses sœurs et lorsque Charles BONAPARTE accompagna ses filles à Saint-Cyr, il se chargea d'y amener une CASABIANCA, parente de Luce et leur petite cousine. Quirico avait au surplus mérité cette récompense par ses loyaux services comme Lieutenant-Colonel du Provincial Corse au service de la France.

Sorti de l'Ecole militaire en 1778 et obéissant à sa vocation, Luce passa dans la marine comme aspirant-garde et le voilà parcourant les mers océanes sur la *Gra-*



Luce de CASABIANCA
(1762-1799)

cieuse, le *Terrible*, l'*Alerte*, l'*Alceste*, prenant part à toutes les campagnes navales, notamment à la guerre de l'Indépendance américaine sur la flotte du Comte de Grasse. Entre deux campagnes, il s'était marié à Vescovalu avec une de ses parentes, née COLONNA-CECCALDI. D'une vaillance exceptionnelle, il fit une rapide et brillante carrière. A 31 ans, il était capitaine de vaisseau, lorsque la Corse le réclama et l'élut pour la représenter à la Convention, en même temps que CHIAPPE, Ajaccien de naissance, aïeul de M. Jean CHIAPPE, ancien Préfet de police et actuellement député de Paris, auquel le liait une étroite amitié. Ils demeuraient ensemble dans la rue ci-devant Royale, butte St-Roch, à l'Hôtel des Patriotes Hollandais.

CASABIANCA ne siégeait pas à la Montagne et il vota en ces termes contre la mort de Louis XVI : « Je ne crois pas la mort nécessaire au salut du peuple français ; je vote pour la détention, sauf les mesures que la Convention pourra prendre suivant les circonstances ». Il fut réélu aux Cinq-Cents, mais en 1798, arrivé au terme de son mandat, il renonça à la politique et demanda à reprendre du service dans la Marine nationale.

Certes, ses magnifiques états de service, son titre d'ancien conventionnel et l'amitié de BONAPARTE, auréolé de gloire après la Campagne d'Italie que M. Gabriel HANOTAUX a dénommée « la Campagne des Campagnes », contribuèrent à sa promotion de chef de division et à sa nomination de commandant du vaisseau l'*Orient*, comme chef de pavillon de l'Amiral Brueys, Commandant la flotte de l'Expédition d'Egypte.

Le vaisseau Amiral l'*Orient*, d'après la description qu'en fait Villiers du Terrage, passait pour le plus beau bâtiment du monde, après le vaisseau de ligne espagnol *Santissima Trinidad*. C'est sur l'*Orient* que s'était embarqué BONAPARTE avec son état-major et la pléiade de savants qui l'accompagnaient.

CASABIANCA avait obtenu de BONAPARTE une autre faveur : emmener son fils, âgé de dix à douze ans, en Egypte et nous savons par le Capitaine RENAUD, au dire d'Alfred de VIGNY (*Servitude et Grandeur Militaire*) que BONAPARTE, « qui jouait avec les cheveux de l'enfant pendant le voyage » le regrettait « Je n'aime pas qu'on emmène ses enfants, je ne l'ai permis qu'à CASABIANCA et j'ai eu tort », disait-il.

Un estimé historien corse F. O. RENUCCI, dont l'ouvrage fut publié en 1834 et qui racontait les faits d'après ses souvenirs personnels ou du moins d'après les récits de témoins oculaires qu'il avait recueillis, s'exprime en italien ainsi : « En ce temps-là un très agréable spectacle s'offrit aux yeux des habitants de la Côte orientale de l'île. L'Expédition d'Egypte sortie de Toulon le 30 floréal (19 mai) s'avancait le long du littoral du Cap-Corse et de Bastia. Le Ciel était serein et la mer calme. Le nombre infini des navires de transport et des vaisseaux de ligne apparaissait comme une forêt disséminée dans un vague désordre sur la vaste surface des ondes. Le Généralissime BONAPARTE envoya à terre le Général A. BERTHIER, Chef d'état-major, avec plusieurs officiers, pour conférer avec le général Vaubois...

Il ne faut pas oublier ici, parmi ceux qui débarquèrent avec le Général Berthier, l'aimable, le beau, l'alerte garçon de treize ans, Giocante, fils unique de l'ancien représentant du peuple, Luce Casabianca de la Casabianca (1), homme de grande intelligence, doué de vastes connaissances comme marin et capitaine de l'immense vaisseau l'*Orient*, sur lequel était l'amiral. Le tendre père l'envoyait à terre pour qu'il connût et embrassât ses parents de Bastia. Ah ! ce fut la dernière fois qu'il foula le sol de la patrie. Le malheureux jeune homme, dernier

(1) Nom du village corse, berceau de la famille Casabianca.

rameau de sa famille, mourut à la trop fameuse, à la trop funeste bataille navale d'Aboukir ».

On a dit que « les notes confrontées des témoins d'une existence font les meilleures des biographies, du moins les plus vivantes, car presque toujours l'impression immédiate marque le trait avec la force du burin (2).

Qu'était cet enfant ? Un témoin de son enfance nous le dira.

Le numéro du *Moniteur* du 13 brumaire, an VII, contient une notice sur cet héroïque enfant, lue la veille à la séance publique de la Société libre des sciences et lettres de Paris par le citoyen Bouchesèche, son Président, qui a compté le jeune Casabianca au nombre des élèves de sa maison d'éducation » : « Jacques Giocante CASABIANCA était né à Vescovatu, près Bastia. Son père, représentant du peuple, le fit venir de Corse à Paris, un peu avant que la Convention Nationale eût terminé sa session. BONAPARTE vivait avec lui dans la plus grande intimité. Le jeune CASABIANCA aimait beaucoup le Général. Lorsque son père les quittait pour aller aux séances de la Convention, BONAPARTE et son petit ami se rendaient à la Bibliothèque Nationale.

Pendant que le guerrier étudiait les meilleurs ouvrages de tactique, l'enfant s'amusait à regarder les portraits qui décoraient les ouvrages relatant la vie de marins et il en essayait la lecture. Il n'avait pas encore neuf ans, lorsqu'il fut placé parmi mes élèves. Sa taille était au-dessus de celle des enfants de son âge. Les traits de son visage étaient doux, mais l'ensemble de sa physionomie annonçait un caractère sérieux et réfléchi. Il ne faisait de question qu'après avoir tenté d'y répondre lui-même. A peine eut-il passé quelques jours avec ses nouveaux camarades, qu'il se déclara leur chef. Il en forma des Compagnies

(2) Albéric Cahuet.

militaires dont il se fit le Commandant. Cet enfant qui, au premier aspect, paraissait taciturne et flegmatique, s'animait quand on lui parlait de batailles navales. Il suffisait de prononcer devant lui les noms de Tourville, de Ruyter, de Duguay-Trouin, de Duquesne, pour donner à sa physionomie une extrême vivacité et s'il avait commencé par exercer des soldats de terre, c'était parce qu'il ne pouvait commander une flotte.

Giocante aimait beaucoup la lecture et les livres qu'il cherchait avec le plus d'activité étaient ceux qui racontaient les actions merveilleuses des héros de notre marine. Ce goût, il l'avait inspiré à plusieurs de ses camarades et l'argent de leurs menus plaisirs était employé à acheter des livres de voyages autour du monde et la collection des vies de marins.

Je le conduisis un jour avec d'autres de ses camarades au dépôt des monuments antiques, rue des Petits-Augustins. Je m'aperçus qu'il était resté seul à contempler un buste ou médaillon qui m'avait peu frappé. Je vais auprès de lui et je lui demande pourquoi cette figure fixait son attention. « Ne voyez-vous pas, me dit-il, que c'est un marin ».

Tout décelait en cet enfant la passion pour laquelle il était né, pour laquelle il est mort.

J'étais dans l'usage de mener de temps à autre mes élèves à la Bibliothèque Nationale. J'aimais à leur inspirer le goût des sciences et des lettres. Giocante était toujours de ces parties de plaisir. Lorsque nous avons parcouru les salles de ce monument et qu'il avait considéré tout à son aise les mers représentées sur le grand globe terrestre qui remplit un des cabinets de la Bibliothèque, il ne manquait jamais d'aller s'asseoir à la table ou, deux ans auparavant, il se plaçait à côté de BONA-PARTE.

Si ce portrait est exact, on peut présumer que Luce

avait cédé aux instances, aux supplications de Giocante en le prenant à son bord sur l'*Orient*.

*
* *

Le 14 thermidor an VI (1^{er} août 1798), l'armée navale, forte de treize vaisseaux de ligne et de quatre frégates, s'était embossée dans la rade d'Aboukir au N. E. d'Alexandrie, à peu de distance du rivage, sur une seule ligne. Vers une heure de l'après-midi, une flotte anglaise fut signalée qui se dirigeait, toutes voiles dehors, vers la rade. Branlebas de combat et ordre de combattre à l'ancre. La flotte anglaise s'efforça de passer entre les vaisseaux français et la terre. Le Chef de file s'échoua, mais après avoir repris sa route, il réussit sa manœuvre et mit ainsi la flotte française entre deux feux : le *Bellérophon* et le *Majestic*, vergue à vergue, engagèrent un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie avec l'*Orient*... qui, attaqué aussi par le *Swiftsur*, l'*Alexander*, l'*Orion*, parut un instant avoir l'avantage, mais dans la soirée, le feu se déclara sur le vaisseau amiral. L'Amiral BRUEYS avait été tué à son banc de quart : après avoir eu les jambes coupées par un boulet il s'était fait placer dans un tonneau rempli de son, pour continuer à suivre le combat. CASABIANCA, qui avait pris aussitôt le Commandement de l'*Orient*, fut atteint mortellement à la tête d'un éclat de bois. Ni l'ordre, ni les supplications de son père, qui gisait au pied du mât de misaine, ni les objurgations des matelots et des officiers qui s'efforcèrent de l'aider à fuir, ne purent décider Giocante à le quitter. « Non, dit-il, je n'abandonnerai pas mon père » et vers dix heures du soir l'*Orient* fit explosion. Un grand silence se fit sur le champ, puis la bataille reprit et, peu à peu, s'acheva par la destruction de la flotte française.

Dans sa lettre du 4 fructidor an VI (21 août 1798) adressée du Caire au Directoire, le Général BONAPARTE

écrivait : « CASABIANCA est mort avec calme et un grand sang froid au milieu de l'incendie de son vaisseau ; il a péri avec lui : son fils âgé de dix ans n'a jamais voulu quitter son père et a été dévoré par les flammes dans ses bras. (*Corresp. de Napoléon*, T. IV. p. 511) et dans ses commentaires il disait : « Les vaisseaux anglais avaient plus souffert que les vaisseaux français par la supériorité du feu de l'*Orient*, du *Franklin* et du *Tonnant*. Il était probable que le feu se soutiendrait ainsi toute la nuit et qu'enfin l'Amiral Villeneuve prendrait part à l'action. Mais sur les neuf heures du soir, le feu prit à l'*Orient*. A 10 heures, il sauta, ce qui décida la victoire en faveur des Anglais. Son explosion fut épouvantable. Pendant une demi-heure le combat cessa : la ligne française recommença le feu et soutint l'honneur du pavillon. Qu'eût-ce été si l'*Orient* avait pris part à la canonnade !... » NELSON dut sa victoire à l'accident de l'*Orient*, à la mauvaise conduite de l'Amiral VILLENEUVE. BRUEYS déploya le plus grand courage : il mourut sur son banc de quart, plusieurs fois blessé. CASABIANCA, capitaine de l'*Orient*, THEVENARD, DUPETIT-THOUARS, officiers distingués, périrent avec gloire, CASABIANCA avait avec lui son fils. Quand il vit le feu gagner le vaisseau, il chercha à sauver cet enfant. Il l'attacha sur un mât de hune, mais cet intéressant enfant fut englouti par l'explosion. CASABIANCA sauta avec l'*Orient*, tenant à la main le grand pavillon national ».

Ce témoignage se suffirait à lui-même s'il était moins sec.

Lorsque ce trait émouvant d'amour filial fut connu, il fut célébré à l'envi et comparé aux morts des enfants héroïques que rappelle l'Histoire et à celles plus récentes de BARA et de VIALA.

Sous une vieille estampe de l'époque qui représente le glorieux commandant de l'*Orient* gisant au pied d'un mât sur le pont de l'*Orient* en flammes et auprès de lui

son fils, refusant d'un geste énergique de suivre les marins qui le supplient de quitter le vaisseau, on lit : « Que de larmes ne doit-on pas répandre sur la perte d'un jeune homme qui réunissait tant de bravoure à tant de vertus, quel dommage de voir périr, presque à son aurore, celui qui, entrant si héroïquement dans la carrière de la gloire, promettait à la France un héros de plus ! ».

Les biographes ont accoutumé de dire que LEBRUN et Marie-Joseph CHENIER ont glorifié cette mort glorieuse. Mais on ne trouve pas dans leurs œuvres les vers qu'ils lui auraient dédiés. Par contre, LAMARTINE, s'il ne lui a pas consacré l'une de ses poésies, l'a loué dans sa *Vie des Grands Hommes* (3). « La flamme toujours croissante de l'Orient, écrit-il, éclairait seule la rade couverte de débris : les matelots de ce vaisseau se précipitaient par les sabords dans la mer, s'attachant à ces débris. Ils conjurèrent leur commandant CASABIANCA, criblé de blessures, de se laisser sauver par eux : soit impossibilité de remuer ses membres fracassés, soit volonté stoïque de ne pas survivre à son bâtiment, CASABIANCA repoussa les supplications de son équipage. On voulut sauver au moins son fils, enfant de 12 ans, de la plus héroïque espérance, que sa tendresse pour son père avait fait embarquer avec lui, mais l'enfant s'enlaçant au corps de son père, résista aux prières et à la force et voulut mourir dans les bras de celui qui lui avait donné la vie ».

Le souvenir des deux CASABIANCA est encore plus populaire en Grande-Bretagne, en Amérique du Nord et dans tous les pays où l'on parle anglais, qu'en France, parce qu'il est le sujet d'une poésie insérée dans tous les *Royal reader* des *Royals School Séries* (*The boy stood on the burning deck*). Voici la traduction de la première strophe :

(3) T. I. V., p. 351.

« L'enfant demeurait seul sur le navire en flammes,
 « Tous ayant fui — le feu qui rongait les sabords,
 « Jetant un fauve éclat sur la blancheur des lames
 « Semblait vouloir orner le sépulcre des morts.
 « Vaillant, il regardait l'ennemi face à face
 « Fier, comme s'il réglait le concert du canon.
 « Ce jeune descendant d'une héroïque race,
 « Qui n'avait d'enfant que le nom.

 « Comme un coup de tonnerre, un bruit monte et s'efface
 « « Mon père, dit l'enfant, qu'êtes-vous devenu? »
 « Interroge les mers du fond à la surface,
 « Interroge les vents et ce ciel inconnu
 « Les flots pleins de débris, les airs pleins de murmure,
 « Et le chaos qui mêlent au vaincu le vainqueur :
 « Rien — tous sont morts. Pourtant la gloire la plus
 pure.
 « Ce fut cet enfant, ce grand cœur.

En 1858, le nom de CASABIANCA fut donné à un aviso à roues de la Marine Nationale, puis en 1895 à un contre-torpilleur — mouilleur de mines — qui, dans la nuit du 3 au 4 juin 1915, frappé par une mine au cours d'une opération de mouillage de mines, sombra glorieusement avec les deux tiers de son équipage dans la Mer Egée et fut cité à l'ordre de l'armée. Ce nom est porté aujourd'hui par un sous-marin de première classe, lancé aux chantiers de la Loire à Saint-Nazaire, le 2 février 1935 et faisant partie de l'Escadre de l'Atlantique.

A cette occasion, toute la presse anglaise, sous le titre : « *Casabianca again to be honoured* » rappela que « la mort héroïque du jeune CASABIANCA était commémorée avec honneur partout où flotte l'Union Jack et où se trouvent des enfants d'Angleterre » et une lectrice du *Times* lui écrivit : « A propos du sous-marin français, dont il est question aujourd'hui dans le *Times*, permettez-moi

de relater que mon grand'père, Granville Proby, troisième Comte de Carysford, était l'enseigne qui fut envoyé pour sauver le jeune français CASABIANCA du pont en flammes. Mais comme il refusa obstinément de quitter le poste où son père l'avait placé, ils furent obligés de se retirer sans lui ». (Mary Tollemache).

C'est une noble et ancienne tradition de la marine française, comme de la plupart des marines nationales : un navire ne meurt jamais. Lorsqu'il disparaît par vieillesse, naufrage ou bataille, tel le phénix de la fable, surgit aussitôt un navire plus jeune et plus fort qui porte à la poupe le même nom illustré par l'ancien.

Ce n'est que justice que cette tradition ait été suivie pour CASABIANCA, ainsi que pour DUCHAYLA et DUPETIT-THOUARS auquel une statue a été élevée dans son pays natal.

Pour terminer, citons ces quelques lignes de l'Amiral BERGASSE du PETIT-THOUARS sur la bataille navale d'ABOUKIR (4) : « Les hommes qui luttèrent jusqu'à la mort sur le *Franklin*, sur l'*Orient*, et sur le *Tonnant*, étaient de vieille race française, façonnée par plusieurs siècles de traditions. Conduits par des chefs comme BRUEYS, du CHAYLA, DUPETIT-THOUARS, GILET, CASABIANCA, ils demeurent pour les générations futures une éclatante démonstration des ressources du pays et nous incitent à ne jamais désespérer, même dans les situations les plus critiques. Sans l'explosion de l'*Orient*, et malgré les fautes accumulées, nous sortions probablement vainqueurs de cette lutte terrible, qui eut dans l'histoire de si lointaines répercussions, justifiant, de quelle éclatante façon, un des premiers principes de l'art de la Guerre « Les grandes batailles se gagnent avec des résidus ».

P. de C.

(4) *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1937.

Coutumes corses

à Erbalunga

Les cérémonies de la Semaine Sainte revêtent chaque année un caractère à la fois émouvant et pittoresque dans le petit village d'Erbalunga en Corse. Malheureusement trop de gens sont susceptibles d'assister à ces cérémonies ou d'y participer et il s'ensuit une méconnaissance souvent grave de coutumes établies depuis très longtemps, coutumes qui méritent d'être mieux connues afin de pouvoir être mieux appréciées à la fois des insulaires et des personnes que toute question analogue intéresse.

Erbalunga, village situé à une dizaine de kilomètres de Bastia, est une agréable marine qui a tenté bien des peintres surtout par la disposition curieuse de ses plus vieilles maisons bâties au niveau de l'eau, sur un promontoire rocheux que termine une tour génoise en ruines : cet ensemble a retenu et retiendra encore l'attention de tous les artistes. Mais je ne parlerai pas d'Erbalunga « site artistique » car mon intention est autre. Je vais retracer, dans les pages qui suivent, les cérémonies si intéressantes qui se déroulent à Erbalunga pendant la Semaine Sainte. Et tout d'abord je rappellerai la succession des principales cérémonies qui sont, pour le cas présent :

Le *Mercredi Saint*, à 16 h. 30 : Office des « Ténèbres » ;

Le *Jeudi Saint*, à 16 h. 30 : Office des « Ténèbres » ; à 20 h. : Procession d'Erbalunga au Couvent des Sœurs Bénédictines.

Le *Vendredi Saint*, à 7 h. : Procession dite « *La Cerca* » ; à 16 h. 30 : Office des « Ténèbres » ; à 19 h. 30 : Procession formant « *La Granitula* », « *la Croix latine* ».

Nous allons nous occuper tout d'abord des principales cérémonies, dans l'ordre chronologique, c'est-à-dire : Ténèbres, Cerca, Granitula et Croix latine, puis nous verrons quelques particularités concernant les autres manifestations religieuses.

I. L'Office des Ténèbres

Les Mercredi, Jeudi et Vendredi Saints, de 16 h. 30 à 17 h. 45, ont lieu les Offices des « Ténèbres ». Je ne parlerai pas ici des différences qui peuvent exister entre les trois offices ; il suffit de consulter un livre liturgique pour les relever. J'insisterai surtout sur les caractères d'un office en général, tel qu'on peut les observer à Erbalunga.

A quatre heures et demie, tandis que les fidèles prennent place dans l'église de St-Erasme, patron des Marins, le curé et les hommes faisant partie de la Confrérie se placent en face les uns des autres : généralement le curé et deux hommes du côté droit de la grande nef et au niveau du transept, trois hommes du côté opposé. Les autres, dont le rôle sera secondaire, se disposent latéralement.

Les six hommes qui vont être les principaux acteurs de cette cérémonie s'assoient derrière deux longs pupitres sur lesquels brûlent six bougies. Les trois bougies de chaque côté jettent une lueur pâle sur les visages, accentuant les traits, tandis que l'obscurité qui enveloppe peu à peu l'autel est trouée de six lumières ; à ces six cierges s'ajoutent les scintillements de quinze bougies disposées sur un if placé au bas de l'autel.

La signification de ces quinze bougies est donnée par « *A settimana Santa* », livre édité en Italie et que possèdent de nombreuses personnes du village. Voici un extrait de ce livre *Mercoledì Santo*, da sera — In I notturno ; Dichiarazione p. 100)... « *Le quindecim Candeles*,

quali veggonsi accesi, fanno memoria de' dodeci Apostoli, e delle tre Marie, che la fede perderono; ed una dopo l'altra s'estingue, non avendolo essi abbandonato a un tratto insieme, ma un dopo l'altro »...

L'Office commence : c'est une suite de chants dont les paroles latines sont celles de l'Office des « Ténébres », mais dont les airs diffèrent totalement du grégorien. Cependant, au Couvent des Bénédictines, on chante le grégorien. Ces airs se transmettent oralement de père en fils et ils sont tout à fait particuliers à ce village. L'un des trois hommes d'un côté se lève et chante une partie de la « leçon », puis c'est au tour de son voisin d'en face, et ainsi de suite. Leur voix plaintive, aux accents parfois déchirants, prend la tournure d'une lamentation, d'un « *lamentu* », de quelque chose de poignant et d'émouvant parfois, cependant que la nuit tombe lentement, enveloppant tout d'une ouate sombre d'où surgissent, telles des faces de l'autre monde, les masques faiblement éclairés des chantres.

Au fur et à mesure que l'office se déroule, un enfant de chœur, sur le signe du curé, éteint une des bougies de l'if. Ces extinctions ont lieu à la fin de chaque psaume, et en particulier la première extinction se produit à la fin du Psaume suivi de « *Gloria Patri* » :» et *Psal. dicuntur fine Gloria Patri, et in fine cujuslibet Psalmi ad Matut. extinguitur una ex quindecim candelis positis in candelabre triangulari ante Altare* ». (Op. cit., p. 99).

Vers la fin de l'office il ne reste plus qu'une bougie sur l'if, la plus haute (*suprema candela*), et les six cierges à l'autel. Le curé se lève alors et se place sur le côté de l'autel, près de l'if, et pendant le chant du Benedictus les cierges s'éteignent les uns après les autres, alternativement d'un côté et de l'autre.

L'extinction de ces lumières a une signification mise nettement en évidence par une « *Dichiarazione* » de la « *Settimana Santa* » :....

« L'estenguersi tutti i lumi, accenna lo stato misero, e tenebroso, nel quale si trovò il Mondo, poichè già la sua Vera luce Cristo, fù dalla Sinagoga spenta, ed estinta : ma vedendo una candela ammorzata per un poco, e di nuovo accesa, intenderemo, che Cristo morì quanto all'essere umano, ma vivo restò a conto della divinità ; qual'occultamente stette, e poi risorgendo appalesossi. Ovvero, ch'è la fede degl' Appostoli, qual mancò, e dapoi rattivatasi, eglino sempre furono fedeli e la predicarono al Mondo : s'estingue nel dirsi il « Benedictus », cantico dell' Evangelio, perchè il Signor fu morto, per predicare la Legge sua, e nell' ultimo questo si fa, essendo egli stato l'ultimo Profeta, anzi il fine dell'altre Profezie ». (P. 151-152).

Quand il ne reste plus que la dernière bougie sur l'if, le curé s'en saisit (...*accipitur ex candelabro suprema candela...*) et, à genoux auprès du maître-autel, psalmodie le « Miserere » sur un ton plus passionné (...*aliquantulum altius...*), puis l' « Oremus » et enfin une « Oraison » : *Respice, quaesumus Domine...* dont la dernière phrase est dite à voix basse. Le curé souffle la dernière flamme qui troue les ténèbres, et c'est alors un vacarme assourdissant dans toute l'église.

Ce vacarme est prévu par la liturgie puisque : « *Finita Oratione, fit fragor, et strepitus aliquantulum...* » (op. cit. p. 155). Il correspond aux manifestations géophysiques qui suivirent la mort du Christ et qui frappèrent l'imagination des hommes ; il rappelle également le tumulte dans lequel s'opéra l'arrestation de Jésus qui supporta dès ce moment les traitements les plus cruels que l'on puisse imaginer.

Voici du reste l'opinion de la « *Settimana Santa* » :

« *Lo strepito è, per quando gl' Ebrei, ed altri tumultuosamente presero Cristo nell'Orto, e soffrì in quel punto ogni maniera di strazj, e di crudeltà* » (p. 155).

Le vacarme qui termine l'Office des Ténèbres est

produit à Erbalungia par les enfants du village, au nombre de vingt à trente, auxquels se mêlent souvent des jeunes gens. Chacun d'eux s'est muni, avant l'Office, d'un appareil destiné à faire du bruit : moulinets en bois, plaques de bois munies de grosses charnières cliquetantes, et surtout (car cela fait beaucoup de bruit !) des feuilles de palmier débarrassées de leurs folioles. Ces énormes pétioles, élargis à la base, constituent d'admirables massues qui servent à frapper de leur partie renflée, le sol de l'église.

Heureux de ce qui va se passer, les enfants, réunis en cercle dans la nef de droite, ne peuvent s'empêcher d'essayer en sourdine leur machine à faire du bruit ; on entend parfois un claquement assourdi suivi de réprimandes faites à voix basse. Mais quand le signal a été donné, c'est à qui fera le plus de bruit, c'est à qui tapera le plus fort avec sa massue de palmier ; pendant quelques minutes c'est un roulement continu qui déchire les oreilles, tandis qu'un nuage de poussière s'élève au-dessus des forcenés. Puis tout se calme, les pétioles de palmier se cassent sous l'effort, les enfants se lassent : tout retombe dans l'ordre et les derniers fidèles quittent l'église plongée dans les ténèbres. L'Office des Ténèbres est terminé. Cet office est surtout curieux à Erbalunga par ses chants spéciaux à la paroisse, et par le vacarme assourdissant qui achève la cérémonie purement religieuse. La « *Cerca* », qui a lieu le Vendredi matin, présente des caractères encore plus curieux, et c'est d'elle que je parlerai plus longuement.

II. La Cerca

Le nom même de « *Cerca* » appelle de suite une explication. Pourquoi « *cerca* » ? Vraisemblablement parce qu'il y a, dans l'idée dominante de la procession, la « recherche » (*circare* : « chercher, en Corse »). Nous ver-

rons peu à peu se préciser cette notion, au fur et à mesure que se déroulera la procession, et nous arriverons à une explication qui, si elle n'est pas tout à fait satisfaisante, n'en éclaire pas moins les faits d'une lueur de vraisemblance et qui peut rendre compte du but de cette « recherche ».

Le Vendredi Saint, vers six heures et demie du matin, les éléments de la procession (hommes surtout) sont déjà en partie rassemblés sur la place de l'église. Les femmes arrivent peu à peu, cependant que les hommes s'interpellent sur un ton bourru (fort répandu chez les Corses) qui pourrait paraître à une personne non avertie un ton de sévère réprimande, mais qui, en réalité, ne fait que masquer les bons sentiments. La température est très douce pour la saison, le soleil éclatant comme en été, l'air calme seulement troublé par les chants des oiseaux, la mer étale jusqu'à l'horizon, toute la nature est en fête et paraît s'associer à la bonne humeur des hommes qui vont pourtant peiner durant des heures tout le long de la procession. Seule un peu de neige sur les flancs du Mont Stellu met une note hivernale à cette symphonie estivale.

A sept heures tout le monde se place ; certains sont munis d'attributs spéciaux : croix, masses, lampions et s'intercalent dans les rangs, puis toute la procession s'ébranle. Elle descend de la Place de l'Eglise sur la route nationale, puis tourne à gauche sur la « vieille route » qui mène à Mausoléu, autre village du canton de Brando (dont fait partie Erbalunga) ; à quelques centaines de mètres de l'Eglise la procession s'arrête à la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel (Madonna d'ù Cà ; prononcer seulement la syllabe tonique : Cà) ; puis elle monte, par un sentier, jusqu'à la chapelle Sainte Catherine à Mausoléu, grimpe encore jusqu'à Castellu, autre village du canton, où elle visite successivement la chapelle Saint-Antoine et l'église Sainte-Marie (« Parrocchia » : la paroisse). La procession monte encore par

un sentier vers la chapelle Saint-Joseph située à 300 mètres d'altitude environ, point culminant du tour accompli par la procession. De là elle passe à l'église de Pozzu, Saint-Barthélemy, ou « Capuccini », ayant appartenu aux moines capucins avant 1793) autre village du canton ; puis la descente s'amorce : après s'être rendue à l'église Saint-Jean-Baptiste-de-Pozzu, la procession passe à la chapelle du village voisin, Poretto (l'Annonciation), et descend vers l'église de Notre-Dame de Lavasina située comme Erbalunga sur la route nationale, au bord de la mer. Lavasina est le lieu célèbre de pèlerinage de toute la Corse ; le sanctuaire reçoit chaque année, notamment aux environs du 8 septembre, d'innombrables fidèles venus de tous les points de la Corse pour solliciter des grâces.

Enfin, serpentant le long de la mer, la procession regagne Erbalunga par la route nationale, terminant à onze heures et demie ce tour de plusieurs kilomètres, par des sentiers souvent rocailleux, souvent rapides et malaisés.

Voyons maintenant comment se disposent les hommes et les femmes dont la longue théorie serpente dans les sentiers : les hommes sont en tête de la procession, les femmes viennent ensuite.

Les hommes sont précédés de trois massiers de tête (*Mazzeri di capu*), dont le médian porte une masse (*mazza*) avec une image sainte, et les deux qui l'encadrent une masse terminée par une pomme de pin dorée. Suit un homme portant une grande croix noire d'où pend un voile blanc drapé. Puis vient la grande croix (en pitchpin) avec le Christ, d'un poids approximatif de cinquante à soixante kilogs, merveilleusement ornée, par les soins des femmes du village, de folioles de palmier artistement tressées et formant une sorte de grande couronne à pendeloques placée au sommet de la croix que termine une aigrette de même composition que la couronne.

C'est le même homme qui porte la croix pendant tou-

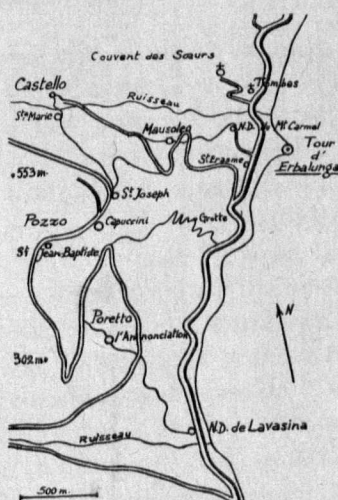


Fig. 1 — Itinéraire de la Cerca

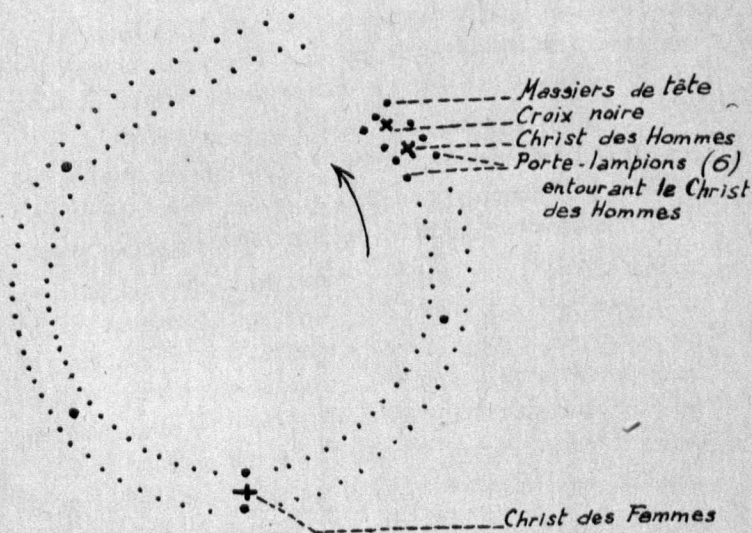
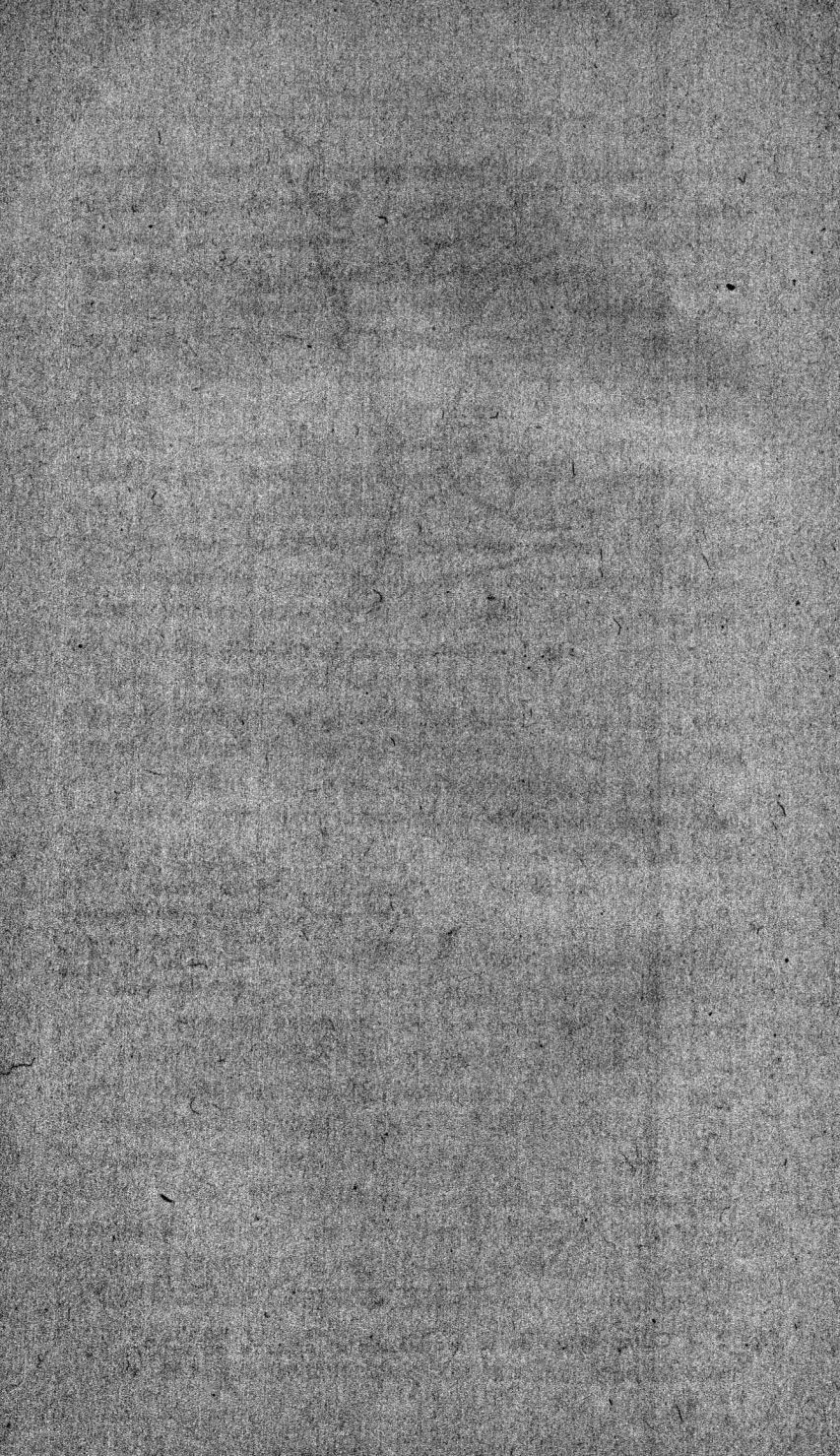


Fig. 2 — Composition de la procession et amorce de la Granitola



te la procession (et elle est assez longue) ; il se fait un point d'honneur de ne laisser à personne le soin de porter son Christ. C'est tout juste s'il admet qu'on l'aide au cours des haltes devant les reposoirs pour lui permettre de placer à terre la croix ou d'en remettre le pied dans le godet de cuir de son baudrier. Généralement, l'homme qui porte le Christ est nu-pieds et il est actuellement le seul à faire une pénitence complète, alors qu'autrefois tout le monde suivait nu-pieds la procession. Les difficultés que rencontre le porteur de la grande croix sont assez grandes : outre le poids considérable de la Croix nécessitant l'intercalation, entre le baudrier et l'épaule, de serviettes atténuant la charge, il faut se méfier des basses branches des arbres auxquelles la Croix s'accroche parfois ; également des fils électriques, des porches bas ; aux passages critiques un homme s'approche, soutient la Croix que le porteur incline vers lui, et l'aide ainsi à franchir les endroits malaisés.

De part et d'autre de la Grande Croix marchent des enfants au nombre de six qui tiennent en main un lampion où flambe une bougie.

Puis vient la longue théorie des hommes de la Confrérie et leurs concitoyens d'Erbalunga, marchant sur deux colonnes et entre lesquels circule un massier muni d'une masse à image sainte, comme celle du massier de tête.

Tous les hommes sont revêtus de l'habit (hâbitu) blanc, ample et long, serré à la taille par une cordelière blanche à glands. Certains mettent la cagoule relevée sur la tête, tandis que d'autres arborent plus prosaïquement une casquette de marin, un béret, plus rarement un feutre. Cet habit blanc est également porté par les hommes de la Confrérie à l'occasion des enterrements au village.

Derrière les hommes vêtus de blanc viennent les femmes, et d'abord celle qui assume la lourde charge de porter le Christ, autre croix en pitchpin supérieur, moins pe-

sante que celle des hommes (vingt à vingt-cinq kilos), mais qui est aussi merveilleusement décorée de folioles de palmier tressées. Elle est flanquée de deux femmes portant un cierge allumé muni d'une grande bobèche de papier bleu foncé. Les femmes suivent, sur deux colonnes comme les hommes; entre elles circulent deux massiers qui, comme celui des hommes, assurent l'ordre et le silence (silence relatif aux conversations extra-pieuses).

Chaque femme, fait curieux, porte une jupe bleu foncé, ample, en toile de soie, qu'elle a ramenée en avant sur sa tête, ce qui lui donne ainsi l'aspect de la Vierge Marie. Cette jupe s'appelle la *faldetta* ce qui signifie « jupe retroussée ».

Les anciennes femmes corses, région bastiaise, balaine, etc... portaient la *faldetta* en maintes occasions; c'est ainsi que les femmes de Siscu, village situé à cinq kilomètres au nord d'Erbalunga, venaient revêtues de la *faldetta* à ce dernier village, comme se le rappellent plusieurs personnes de soixante-dix ans environ. De même à Siscu, à l'occasion de la fête de Saint-Antoine, les femmes portaient la *faldetta* (il y a soixante ans). La toile de soie luisante qui la constitue était fabriquée en Italie, à Livourne principalement; certaines de ces *faldette* existent, transmises de mère en fille, depuis plus d'un siècle et demi dans diverses familles du village. L'étoffe est donc, comme la plupart des étoffes de ce temps, très résistante, plus solide certainement que celle des *faldette* d'aujourd'hui.

Quelle peut être la signification de cette jupe relevée sur la tête? Il semble bien que la *faldetta* rappelle les images du Calvaire, sur lesquelles la Vierge Marie est figurée revêtue d'une sorte de voile bleu qui lui couvre les bras et la tête et qui paraît drapé de la même façon que la *faldetta*. Les femmes corses qui portent la *faldetta* le

Vendredi Saint s'identifie à la Vierge Marie dont elles rappellent la grande affliction.

Il est à remarquer qu'autrefois les femmes portaient, outre la *faldetta*, de longues mitaines de soie, ce qui accentue le caractère oriental de ces pratiques ; les femmes masquaient aussi leurs bras et il ne restait plus que le visage offert aux regards.

La procession ainsi constituée comporte un nombre variable de participants, généralement une quarantaine d'hommes et jeunes gens et une cinquantaine de femmes pour le seul village d'Erbalunga.

Ce n'est pas la seule procession qui suit, le Vendredi Saint, l'itinéraire ci-dessus indiqué : les villages de Castellu, de Pozzu, et de Porèttu ont aussi leur « *Cerca* » qui passe par les mêmes reposoirs que la précédente, mais avec un décalage horaire compréhensible puisque les quatre processions partent de leurs villages respectifs à la même heure. Elles procèdent en somme par permutation circulaire. Le nombre de leurs participants est également variable.

Les cérémonies qui se déroulent à chaque reposoir, c'est-à-dire à chacune des églises ou chapelles signalées plus haut, sont les mêmes à chaque station ; je signalerai en temps opportun les variantes que l'on peut observer.

Tout d'abord disons un mot des reposoirs : ils sont sensiblement tous établis sur le même modèle, à des détails près, dus à la plus ou moins grande abondance de matériel de décoration et à la plus ou moins grande activité des paroissiennes et des paroissiens. C'est ainsi que le reposoir de l'église St-Erasme (Erbalunga) est élevé dans la nef de droite de l'église, sous un immense rideau rouge qui forme dais et retombe en larges pans sur les côtés. Des tapis par terre, sur les marches de l'autel des plats de lentilles germées à l'obscurité, des fleurs, des brassées de bruyère, des feuilles de palmier, des plantes

vertes, bref tout ce que l'on peut offrir de beau, tout ce que l'on a de plus beau à cette époque de l'année. Des fleurs artificielles complètent la décoration du reposoir qui est éclairé par des cierges et des bougies brûlant continuellement. Un Christ repose sur les marches de l'autel, un plateau sollicite la générosité des fidèles.

Voici maintenant dans quel ordre se succèdent les chants et les prières à chaque station faite par la procession aux reposoirs.

Un des hommes, avant que le Christ n'arrive à l'entrée de la chapelle ou de l'église, entonne lentement d'une voix de basse un « *Stabat Mater* », qui, comme beaucoup d'autres airs liturgiques, se transmet oralement de père en fils et a certainement subi des modifications au cours des âges. J'ai recueilli l'air de ce « *Stabat* », très différent de l'air grégorien, et je l'ai transcrit tel qu'il se chante actuellement à Erbalunga.

Avant la fin du couplet, toute la procession chante en chœur, puis entonne (en dialecte) la prière finale sur un rythme plus rapide : « Santa Madre, faites que les plaies du Seigneur soient imprimées dans mon cœur ».

Le chanteur commence ainsi, pendant que la procession pénètre dans la chapelle, les trois premiers couplets du « *Stabat Mater* », puis il revient au premier couplet qui termine la première partie de la cérémonie.

La procession a cependant pris place dans la chapelle, les hommes devant, les femmes derrière, tous faisant face au reposoir. La croix noire de tête, le grand Christ des hommes, le Christ des femmes sont tous trois tenus l'un derrière l'autre par des aides debout qui soulagent un moment leurs camarades. Sur les côtés se tiennent les porte-lampions.

Alors un des hommes de la Confrérie s'agenouille et tous, hommes et femmes, font de même, sauf les aides qui maintiennent debout les trois croix. Et dans le silence pieux qui s'établit, une voix d'homme s'élève qui an-

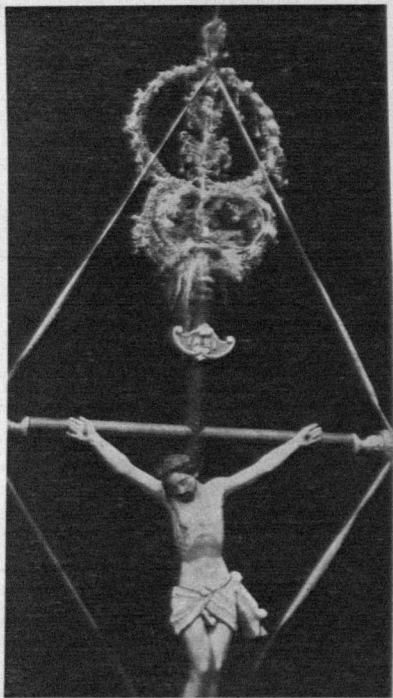


Fig. 3 — Le grand Christ des hommes
orné de folioles de palmier tressé



Fig. 4 -- Clocher de l'église Saint Barthélemy
de Pozzo (Capuccini) : les hommes

nonce en italien (1) : « *Diremmo cinque Pater, Ave e Gloria, in onore delle cinque piaghe di Nostro Signore Gesu Cristo* ».

Cette récitation faite, on ajoute : « *Per maggiormente ottenere il perdono dei nostri peccati, diremmo, di vero cuore, un atto di contrizione* ».

« *Misericordia, Signore, mi pento di vero cuore d'aver-vi offeso, e propongo, col vostro santo divino ajuto di non offendervi mai, mai più, all'avvenire, e di fuggire tutte le occasioni prossime del peccato* ».

Après quoi un autre homme de la Confrérie entonne un « *Stabat Mater* » sur un autre air que celui précédemment cité : sa voix s'élève dans le silence général, elle dit la profonde douleur de la Vierge, et ses accents sont émouvants.

Tous reprennent ensuite la fin du couplet sur un rythme moins lent ; ainsi les trois premiers couplets, puis le premier à nouveau. Quand le « *Stabat* » est terminé tous se relèvent, défilent devant le Crucifix qui gît sur un coussin, baisent les pieds du Seigneur, puis déposent une offrande dans le plateau.

La sortie s'effectue dans un ordre relatif, cependant qu'une femme, dans les églises seulement, c'est-à-dire là où se trouve le Saint-Sacrement, chante les premiers couplets d'une complainte corse. Cette complainte, ou *lode*, n'est pas la même à Erbalunga qu'à Pozzu ou à Castellu, de même l'air est différent suivant les paroisses. J'ai recueilli le *lode* qui se chante à Erbalunga ; le voici en entier (2).

(1) Je tiens à remercier particulièrement M. le Chanoine Savelli, Curé-Doyen de Brando, et Mlle Dominici d'Erbalunga, qui m'ont fourni de précieux renseignements complétant mes informations personnelles.

(2) Elle est d'inspiration italienne et non en dialecte.

LODE DEL VENERDI SANTO

Non vedi, o peccator, quant'armi e funi,
Gente raccolta, con gran mormorio,
Scherzando della morte (*bis*) del suo Dio.

Mira il sole eclissato dall' oblio
Che mostri per l'amor del suo fattore,
E tu non piangi (*bis*) che nè sei cagione.

La luna con le stelle danno orrore,
Mentre è morto il fattor dell'Universo,
E tu sei nel peccar (*bis*) sempre perverso.

Si scotono li monti ed ogni sasso,
Si sparge e si rilieva in pianto e lutto,
Vedendo morto (*bis*) il creator del Tutto.

Ogni animal selvaggio et ogni frutto
Di tal tragedia mostra compassione,
E tu non piangi (*bis*) che nè sei cagione.

Di cera medicante (?) le funzioni,
Al sepolcro di Dio son funerali
E tu causa sei (*bis*) di tanti mali.

Mira ! La testa sua di crudi strali,
Strapazzata e di sangue tutta abbonda,
Ed un diadema (*bis*) di spine la circonda.

Trema la terra e scotesi ogni fronda,
Vacilla la colonna dal dolore,
Si spezzano le pietre (*bis*) o peccatore.

Piangete pure il vostro difensore,
Maritate, pumille e verginelle.
E sospirate voi (*bis*) o vedovelle.

Piangete pure tutti queste e quelli,
Il ciel, la terra, il mar sospiri ancora
Piangia la notte (*bis*) il dì, piangia l'aurora.

Nei giardini ogni rosa si scolora,
Mentre la Madre piange il morto Figlio,
Per segno di pietà (*bis*) mesto è ogni giglio.

Quando Gesù fù esposto al Gran Consiglio,
Mostrô di aver pietà quel reo Pilato,
E tu non piangi (*bis*) o peccatore ingrato.

E tu Giudà maligno e spietato,
Hai venduto il tuo Dio per poco argento,
E della morte sua (*bis*) ti fai contento.

Or movetevi ancora tutti al pianto,
Ministri dell'Altar, pii devoti,
Piangete più degli altri (*bis*) o sacerdoti.

E tu rio peccator, con bassi motti,
Piangi i tuoi falli scellerati e rei,
E di piangendo (*bis*) « Miserere mei ».

Le même rite se reproduit devant chaque reposoir ; cependant l'homme qui chante le deuxième « *Stabat Mater* » n'est pas le même à chaque chapelle. Ces hommes mettent leur amour propre à exécuter des chants émouvants et à traduire la peine de tous ceux qui sont présents.

Quand la procession est revenue à Erbalunga, les mêmes prières sont dites et les mêmes chants exécutés devant le reposoir qui se trouve dans l'église Saint-Erasme. Puis une procession se forme : le baldaquin, tenu par quatre hommes en habit blanc, abrite le Saint-Sacrement que le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux reporte solennellement du reposoir au maître-autel. La procession effectue un tour dans l'église, puis les hommes, devant, s'arrêtent le long de la nef centrale à droite et à gauche ; ils sont suivis des femmes, et tous, au passage du Saint-Sacrement s'agenouillent.

La cérémonie est terminée : mais lorsqu'il y avait un curé à Erbalunga, une messe ou tout au moins des prières

achevaient cette cérémonie. Aujourd'hui il n'y a plus qu'un curé-doyen dont la présence est indispensable à Castellu (la Paroisse) ce jour-là, et c'est l'aumônier des Sœurs Bénédictines qui descend du Couvent pour rapporter le Saint-Sacrement au maître-autel ; comme il doit regagner le couvent immédiatement, la cérémonie à Saint-Erasme est tronquée.

(A suivre)

E. RICCI.



LE JAMBON

Conte du Paradis corse

Si vous me parlez de Joseph, le bourrelier-cordonnier du village, je vous dirai que c'était un homme de parole. Sa femme elle-même, à qui pourtant on n'en faisait pas accroire, dès qu'il avait affirmé quelque chose, ne se fut jamais permis de souligner ses discours par la moindre formule de doute, ni d'esquisser le plus léger haussement d'épaules. Et tout le bourg partageait son opinion.

Tant que Jules, l'épicier, Martin, le maçon, ou l'un quelconque de ces blagueurs à froid qui, devant l'Eternel, avaient pour seul souci de cultiver la farce, donnaient l'assurance que le lendemain les lentilles baisseraient ou que la semaine suivante il travaillerait dix heures par jour, les habitants ne disaient rien, par amitié, mais ils laissaient leurs yeux devenir petits et clignotants comme si le doute rentrait en eux par les prunelles, et qu'on ne voulût l'accueillir que par petites lampées des paupières. Ce n'était pas sérieux.

Mais lorsque Joseph promettait que les belles selles, toutes neuves, avec étriers et sous-ventrières, seraient plus chères de dix francs, ou qu'il ferait désormais les

ressemelages pour vingt francs au lieu de dix-sept, nul ne mettait la chose en doute et, sans attendre contrôle ou confirmation, on répandait la nouvelle dans toute le village, d'une maison à l'autre, et de champ de maquis à carré de broussailles.

Quand le candidat aux prochaines élections venait à passer, suivi à quelques jours d'intervalle de deux ou trois concurrents, lorsque Joseph, sans avoir besoin de lever la main, de cracher et d'écraser sa salive sous sa semelle, leur affirmait seulement de sa voix grave : « Je voterai pour vous », aucun ne mettait sa parole en doute et tous, vous m'entendez, tous le croyaient comme on croit voir le soleil qui nous éclaire.

Or un jour, cet homme sincère tomba malade. L'officier de santé qui assumait la responsabilité de regarder mourir les gens dans trois communes différentes, quand il était à son chevet se grattait la tête comme si toutes les puces de la maison eussent dansé sur son crâne, toussait pour s'éclaircir la voix, et... ne disait rien.

Lucie, la femme du malade, était une robuste et courageuse créature, capable de s'en revenir à elle toute seule de l'enclos voisin avec deux gros sacs de pommes de terre... attachés sur le bât de son âne. Elle disait au docteur :

— Promettez-moi que vous le sauverez. Et s'il guérit, je vous donnerai la moitié des pommes de notre carré, et un jambon que nous gardons pour l'imprévu...

Mais l'homme de la science tirait de sa poche un mouchoir à carreaux, et faisait mine de s'y moucher.

— Il a le sang épaissi, des humeurs compliquées de vapeurs... On fera ce qu'on pourra...

Quand la porte se fut refermée sur le dos rond du médecin, Joseph entra en fureur.

— Oh ! Lucie, qu'as-tu fait ? Qu'as-tu promis à cet homme ? Alors, si je ne meurs pas, je vais lui donner no-

tre meilleur jambon, et la moitié de mes pommes de terre?

Mais Lucie, qui était une madrée commère, vint au secours de son mari :

— Ce n'est pas toi qui as promis, ce n'est que moi...

— C'est vrai, dit Joseph. Du reste, je me sens mal, et ce n'est guère ce savant qui pourrait me sauver, mais seulement un miracle. Aussi, voilà ce qu'il faut promettre.

Là-dessus, l'homme de parole se dressa sur son lit, étendit la main et parla le visage haut, le regard en l'air comme s'il voyait tous les saints du paradis dans les poutres enfumées du plafond.

— Bon Saint Joseph qui êtes mon patron, si vous me faites guérir, je vous promets, quand plus tard, bien plus tard, à mon heure, je viendrai à mourir pour de bon, de vous apporter un superbe jambon, le meilleur qu'on aura pu trouver dans tout le canton.

Ayant dit, il retomba, exténué. Un silence plana. Puis la voix craintive de Lucie s'éleva.

— Alors, toi aussi, tu promets.

— Mais moi, riposta le bourrelier, je promets moins que toi. Et puis c'est seulement quand je mourrai, plus tard, à mon heure...

Il parlait de cette heure avec l'espoir qu'elle serait lointaine. Et puis, une fois qu'il serait mort...

Convaincue, la femme baissa la tête. Cependant, au bout de quelques minutes, elle osa murmurer :

— Pourvu que Saint Joseph n'aime pas trop le jambon...

— Pourquoi? dit le malade.

— Parce qu'alors il te ferait mourir plus vite.

— Oh ! Ma pauvre femme, que vas-tu chercher là !

Mais il ajouta, tout pensif :

— C'est vrai. Je n'avais point songé à cela...

Enfin, pour une raison ou pour une autre, Joseph le bourrelier guérit. Quelques semaines plus tard il se trou-

vait sur pied et, tout gaillard, il poussait l'âne de sa paume revêtue de cuir, dans sa boutique, en renvoyant à ses contemporains tout ce qu'ils lui jetaient au passage : saluts, plaisanteries, fausses nouvelles.

Sa réputation d'homme de parole était si répandue, qu'au paradis Saint Joseph se délectait d'avance, et se disait : Du moment qu'il m'a promis un jambon, c'est plus que certain, je l'aurai quand il mourra.

Et la vie coula.

Du temps passa. Le sablier du temps se renversa plusieurs fois sur lui-même, comme un vieillard hilare qui se tiendrait les côtes en faisant le saut périlleux. Des semaines défilèrent par quatre, flanquées en serre-file par des mois. Les éphémérides effeuillèrent uniformément le ventre numéroté de leur bloc.

Le médecin, un jour, apporta lui-même une paire de souliers à ressemeler.

— Alors, dit-il à Joseph, comme cela vous voilà guéri, et aussi fort qu'avant. Je l'avais dit. Vous aviez le sang épaissi et des humeurs dans le corps. Purgé le corps, le mal est dehors...

— Ah ! dit Joseph d'un air fin en plissant les yeux, je n'ai nul souvenir de ce que vous disiez, attendu que j'étais plutôt vers *là-bas* que par ici. C'est avec Lucie, ma femme, qu'il vous faudrait parler, moi je n'entendais rien...

— Oui, oui, disait sans surprise le docteur, qui comprenait.

Et il s'en allait en hochant la tête.

Il aimait le jambon au moins autant que Saint Joseph. Mais à force de retourner le corps de ses malades, il avait appris à en connaître l'âme. C'est pourquoi il ne s'étonnait plus.

Bien longtemps après que les cheveux du boucher Joseph fussent devenus tout blancs, celui-ci sentit un jour que son cœur vacillait. Il fit à sa femme et à ses enfants

les adieux définitifs, ceux que l'on ne fait qu'une fois, pour laisser son souvenir aux survivants.

Et il n'omit point d'ajouter :

— Lucie, ma femme, si je meurs (il voulait en douter jusqu'au dernier moment) tu n'oublieras pas de mettre dans mon cercueil le plus beau jambon, celui de la plus haute poutre.

Quand il fut tout raide et froid dans son lit, et qu'il n'y eût plus d'espoir de le revoir jamais pousser l'alêne dans sa boutique, Lucie mit dans la bière où on l'installa, ainsi que l'homme de parole l'avait promis, le plus beau de tous les jambons corses...

Le bourrelier Joseph avait été toute sa vie un homme de bien. C'est pourquoi, délibérément, il se dirigea vers la porte du paradis.

Quand le grand Saint Pierre le vit arriver, avec son gros et superbe jambon sur l'épaule, il fronça ses ronds sourcils de neige et agita nerveusement son ample trousseau de clefs.

— Qu'est-ce que c'est que ce paroissien qui arrive avec un jambon? Hola! Mon ami, que veux-tu faire de cela? Crois-tu qu'on meure de faim, ici?

— Grand Saint Pierre, ne vous fâchez pas. C'est un jambon de mon pays que j'apporte à mon patron Saint Joseph.

— Alors, tu prétends réellement entrer au paradis avec cette fesse de cochon?

— Quoi! dit Joseph inquiet, vous m'empêcheriez de le rentrer?

— Oh! Ce n'est point qu'il soit plus interdit qu'autre chose. Seulement... Seulement, voilà: moi aussi, j'aime le jambon, autant que ce brave Saint Joseph, et même plus, peut-être. Surtout le jambon corse, que vous savez si bien fumer au lieu de le cuire, et qui vous a un parfum... un parfum...

Et le bon portier du paradis dilatait ses narines, car la

charcuterie du saint lieu de la béatitude n'était pas bien approvisionnée en produits corses, Dieu seul savait pour-quoi...

— Alors tu comprends, ce superbe jambon que tu présentes à ma porte, je le garde.

— Mais c'est pour Saint Joseph !

— Hé ! Saint Joseph s'en passera, voilà tout ! Il n'a point besoin de cela. Il est déjà assez auréolé de la gloire d'être le père de Jésus-Christ, et le mari de la Vierge Marie. Il n'a guère besoin, par-dessus le marché, de satisfactions gastronomiques. Tandis que moi, qui tire le cordon et discute avec tous les arrivants, cette récompense m'est bien dûe. D'ailleurs, il ne se doute peut-être pas que tu lui apportes un jambon. Il n'aura donc pas de déception.

— Ah ! Grand Saint Pierre, il le sait ; il y a vingt ans que je lui ai promis.

Le portier divin tira nerveusement sa longue barbe blanche.

— Ecoute, tu vas faire un miracle, toi, si tu continues. Les saints ne se mettent pas en colère. Mais, par tous mes collègues ! tu vas finir par m'échauffer la bile. Tu me fais perdre le quart de mon éternité à te répéter la même chose !

« D'autres que toi viennent à ma porte, bien que de plus en plus rares, et il faut que j'aie leur ouvrir. Pour en finir, voilà mon dernier mot : Ou tu me laisseras ce jambon que tu portes, ou bien tu n'entreras pas au paradis. J'ai dit.

— Mais ma réputation d'homme de parole, vous savez bien, je ne peux pas y renoncer ainsi.

— Hé ! Si elle est faite, ta réputation, raison de plus pour ne pas t'occuper de la faire.

Cette logique de saint était accablante, et surtout opportuniste. Mais Joseph luttait encore.

— Et... si je n'entre pas au paradis, où irai-je ?

— Tu iras en purgatoire, où t'attendent de durs tourments, ô homme entêté.

— Alors, se disait le bourrelier, de toute façon je ne pourrai point donner son jambon à Saint Joseph?

— Hé ! non, dit Saint Pierre qui l'avait entendu, car il avait réfléchi tout haut.

— Eh bien, alors, puisqu'il en est ainsi, je manquerai à ma parole pour la première fois de ma mort. Tenez, grand Saint Pierre, prenez-le ce superbe jambon qui commençait à me meurtrir l'épaule. Je ne veux pas aller en purgatoire.

Le grand Saint Pierre ricanait de joie comme ricanent les saints ; il faisait : Hi ! Hi ! Hi ! en agitant sa longue barbe blanche. Ayant mis de côté le jambon dans sa loge de concierge, il prit la plus longue de ses clefs, qui était aussi grande que le bras d'un homme, et l'introduisit dans la vaste, l'éternelle serrure. Cela fit cra-cra-cra, et l'immense porte s'ouvrit.

On entendit des bouffées de musique, des voix pures, un souffle d'ailes blanches, et des orgues qui accompagnaient en sourdine. Le bourrelier entré, le céleste battant se referma.

Joseph avançait en se grattant l'épaule, que l'énorme jambon avait endolorie. Ensuite il se frotta les yeux, car il était ébloui. Partout du blanc, du blanc et du bleu. On ne voyait pas d'autres teintes. Quelques séraphins arbo-raient bien des écharpes roses, mais si diaphanes, si translucides, qu'elles semblaient se mêler à la lumière crûe qui inondait toutes les faces rayonnantes. De toutes parts, dominaient la couleur du ciel et la couleur des nuages.

Joseph se faufila au plus dense de la foule des bienheureux, en se disant que, perdu au milieu de tout ce monde, l'œil de Saint Joseph serait lent à l'apercevoir. Mais il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'une main se posa sur son épaule. Le grand Saint Joseph était devant lui.

— Suis-moi.

La foule des bienheureux s'écarta pour les laisser passer, car l'autorité du père de Jésus était grande. Ce dernier conduisit le boursier auprès d'une sorte de petit trône, où il s'assit.

Plus loin on apercevait, sous un vol d'ailes blanches, un trône plus grand, plus haut et majestueux, où la figure de Dieu le Père répandait la sérénité.

Saint Joseph se carra sur son trônicle comme quelqu'un qui en a beaucoup à dire.

— Ah ! Ah ! Ainsi donc, te voilà ! Il a fallu que j'aie te chercher, homme de parole ! Ne te souviens-tu pas qu'il y a vingt ans tu étais gravement malade ?

— Oui, Saint Joseph.

— Et que je t'ai sauvé la vie ?

— Oui, Saint Joseph.

— Et que tu m'as promis un jambon de ton pays ?

— Oui, Saint Joseph.

— Et tu n'as pas apporté le jambon ?

— Oui, Saint Joseph.

— Au lieu de réciter des litanies (on en entend ici pendant des éternités entières), explique-moi plutôt pourquoi tu as manqué de parole vis-à-vis de moi, ton patron ?

— O grand Saint Joseph, mon bien-aimé patron, je n'ai point failli à la promesse que je vous avais faite. Je suis venu jusqu'à la porte du paradis, et j'avais encore mon jambon, une superbe pièce, le plus beau du canton, même que j'en ai encore l'épaule toute endolorie.

« Mais arrivé à la porte de ce saint lieu, le grand Saint Pierre a froncé les sourcils. Et vous savez que lorsqu'il rapproche ses gros sourcils blancs on se sent mal à l'aise.

— Il n'est pas bien terrible. Et puis on le voit si peu ici.

— Oui, grand Saint Joseph, vous le voyez peu ici

parce qu'il reste toujours à la porte. Mais pour quelqu'un qui veut rentrer et qui se heurte à un portier mal disposé, ce n'est pas drôle.

— Et que t'a dit ce brave Cerbère, pour employer, Dieu me pardonne, un mot mythologique et profane.

— Il m'a dit : Ou donne-moi le jambon, ou tu n'entreras pas au paradis, et tu iras te faire enfourcher au purgatoire.

— Mais tu lui as bien dit que le jambon m'était destiné?

— Oui, je lui ai dit que je vous l'avais promis depuis plus de vingt ans. Mais il m'a répondu qu'il aimait la fesse de cochon autant que vous, et peut-être plus, et surtout quand elle était corse, parce qu'elle était bien fumée, et que sa loge en était déjà toute parfumée. Et pour cela je dois dire que c'était bien vrai. Il sentait rudement bon, mon jambon.

— Bien, bien. Inutile d'en faire venir l'eau à notre céleste bouche. Alors finalement?

— Finalement, il m'a obligé à le lui laisser.

Le grand Saint Joseph s'était levé tout droit dans sa robe bleue. Et sur sa lumineuse barbe châtain, ses pommettes étaient très rouges. Et il dit en forçant sa sainte voix angélique :

— Ah ! C'est ainsi qu'on nous traite, nous qui sommes ici le soutien familial du paradis ! Saint Pierre m'a fait un affront très grave. Et personne ne dit rien ? Je ne supporterai pas cela.

Un grand silence se fit dans l'immensité blanche et bleue. Personne n'osait plus faire vibrer les échos du ciel. Et Dieu le Père lui-même attendait la suite de cette sainte apostrophe.

Alors Saint Joseph se tourna vers sa gauche, où les anges, dans un nuage d'ailes, entouraient et adoraient la Vierge, et il cria :

— Marie ma femme, on nous a fait affront. Prends le petit et allons-nous en !

*
**

Ainsi le jambon corse, revendiqué par deux grands saints sous prétexte qu'il est excellent, faillit, tout comme jadis un lutrin dans l'église, jeter un instant le désarroi dans le lieu de la béatitude éternelle.

Mais il n'est point de discorde aussi haut dans le ciel. Les bienheureuses phalanges aux buccins mélodieux se mobilisèrent pour la paix, et comme l'insulte n'existe pas au-dessus des nuages, le désir d'apaisement conserva l'harmonie universelle.

Tout s'arrangea, puisque la Sainte Famille n'a pas quitté le paradis. Et les musiques célestes ne furent pas troublées...

Franc BARTHOLI-SABAD.



Une journée d'enthousiasme corse

Le voyage de M. Daladier, président du Conseil des Ministres, est venu, comme tout le monde le sait maintenant sur terre, apporter aux Corses habitant l'île la promesse qu'ils seraient défendus par tous les moyens contre les tentatives de violences venues de l'étranger. Sa visite a été l'occasion d'un plébiscite spontané de la part des insulaires. Tous ceux qui ont assisté à cette journée d'enthousiasme, à Ajaccio comme à Bastia, ne peuvent que regretter la brièveté du temps dont disposait le représentant de la France ; elle ne lui permettait pas de pénétrer à l'intérieur de l'île pour que la population entière put associer ses serments à ceux des habitants des deux grands ports.

Nous ne voulons pas ici raconter cette journée de joie exubérante et les mille incidents patriotiques qui l'ont remplie. Tous les journaux de l'île et du continent les ont relatés et tous les Français les ont connus. Nous voulons seulement rapporter les déclarations précises des deux maires et du ministre, car elles font désormais partie de l'histoire.

A Ajaccio, débarqué à 8 heures du matin, le 2 janvier, du *Foch*, M. Daladier se rendit d'abord, avec sa suite, M. Campinchi, M. Landry, M. Pietri, l'amiral Darlan, les généraux Georges et Vuillemin, chefs respectifs des armées de mer, de terre et de l'air, à la Préfecture où M. de Roccaserra, député et président du Conseil général lui souhaita la bienvenue et lui dit entre autres phrases :

« Le loyalisme des enfants de la Corse s'est inscrit en lettres de sang sur toutes les pages de notre commune histoire, aussi bien dans le fulgurant appel des champs de bataille que dans le long martyrologe de notre expansion coloniale.

La Corse s'est donnée pour toujours à la France et nous n'oublierons jamais cette aide tutélaire qui, en moins de deux

siècles, a réparé un retard millénaire, nous a dotés de l'armature économique de tout autre département Français, alors qu'au début du XIX^e siècle nos ancêtres ignoraient tout du progrès de l'époque, jusqu'à l'existence d'une route carrossable.

A quoi, le Président du Conseil répondit :

« Vous nous avez demandé de nous pencher avec sollicitude sur le destin de votre île. Vous pouvez compter sur nous. Vous pouvez être assurés que le gouvernement de la France vous regarde avec une tendresse particulière, car l'histoire de la France, si riche qu'elle soit, s'est encore enrichie de votre propre histoire. »

Puis le cortège ministériel se rendit, au milieu des ovations d'une foule empressée, à la mairie où M. Fabiani, faisant fonctions de maire, l'accueillit par une promesse de fidélité Corse envers la France et de reconnaissance pour l'homme qui a su maintenir la paix récemment :

« Nous avons aussi le pieux devoir de vous dire que les sentiments d'humanité qui font battre nos cœurs n'en excluent pas les fiertés viriles. Il faut que l'on sache que si notre pavillon à tête de Maure n'est plus arboré que pour avoir le plaisir de le placer entre deux drapeaux tricolores, sa forte devise est toujours la même et que *Pugnare pro patria*, contre tous les ennemis de la patrie française nous est volonté instinctive. Que d'aucuns, en réveillant de vieilles habitudes, ne nous en fassent pas une joie. »

Le Président du Conseil des ministres français lui répondit :

Je vous remercie des paroles si cordiales prononcées à mon égard.

Je suis, en effet, un peu votre parent, puisque du sang corse coule dans les veines de mes garçons. C'est pour moi une joie de le proclamer ici dans cette magnifique Cité.

En venant apporter le salut de la Patrie à notre Empire, je ne pouvais manquer de m'arrêter dans votre pays. Car, sur ces routes de la Méditerranée qui ont été, depuis des siècles, et qui deviennent chaque jour davantage, les routes de l'initiative et de la vaillance françaises, vous êtes le lien naturel entre la Métropole et l'Afrique du Nord.

La mer ne vous sépare pas de nous. De Marseille et de Toulon, nos escadres et nos lignes commerciales tracent entre vous et nous des routes plus faciles et plus rapides que certaines des routes de montagne, qui séparent entre eux les départements français. Votre Corse est une île, mais elle est aussi

un département de la France. Son unité administrative sanctionne et reconnaît l'utilité de ses coutumes, de ses habitudes et de ses souvenirs. Mais, des plaines de Flandre au Roussillon, de l'Alsace aux Pyrénées, de la vieille Armorique à votre Ile, le génie de la France est partout présent. Loin de le diminuer, les particularités régionales ne font que lui donner des forces nouvelles. Il est un et indivisible. Nulle part au monde, sur un espace aussi réduit, les différences humaines ne sont aussi fortes, mais nulle part, aussi, la communauté d'idéal et d'espérance n'est aussi puissante. Rien n'est plus divers, mais rien n'a plus d'unité que notre France.

Je sais bien qu'à regarder les réalités humaines à travers cette profondeur que leur donne l'Histoire, on ne peut manquer de se souvenir que vous avez été Corses avant d'être Français. Mais les Normands et les Languedociens ont été Normands et Languedociens avant de s'unir à la France ; mais tous les Français ont reçu de leur sol, de leurs dialectes et de leurs coutumes, une marque ineffaçable, avant de se réunir dans le sein de la Patrie et, celui qui vous parle aujourd'hui, au nom du Gouvernement de la République, a été Provençal, avant d'être Français. Historiquement, nous sommes nés Corses, Normands ou Provençaux, et nous sommes devenus Français, sans avoir jamais été autre chose. Nous sommes devenus Français parce que nous avons voulu le devenir, car la France n'a pas été faite par les seules fatalités de la race, de la langue ou de la géographie ; mais par ce consentement des hommes et par une décision raisonnable qui est plus haute et plus forte que toutes ces fatalités.

Pour nous, Français, la Patrie n'est pas une abstraction. C'est une réalité vivante. Suivant la formule par laquelle la Provence s'est unie à toute la France, nous nous sommes tous donnés à elle « comme un principal à un autre principal ». Cette formule est valable pour toutes les provinces françaises. Aucune ne fut détournée de son destin et c'est leur réunion librement consentie qui a constitué notre Patrie.

Ce qui fait que nous sommes Français, plus encore que ce que nous avons reçu de la France, c'est ce que nous lui avons donné. C'est pour cela que chaque Français se retrouve en elle. Les uns y retrouvent leur ténacité et leur vaillance, les autres leur gentillesse et leur gaieté, les autres leur énergie et leur ardeur, mais tous y retrouvent ce climat de civilisation et d'humanité qui fait que nous nous sentons unis les uns aux autres par une miraculeuse rencontre des événements de l'histoire et de la volonté des hommes.

Comment ne retrouveriez-vous pas votre propre génie à travers le génie de la France, vous, Corses, alors que de cette Ile partit un jour un jeune homme qui s'appelait Bonaparte et qui devait devenir Napoléon ? Il était soldat à l'heure où tous les destins du pays allaient se jouer sur les frontières. D'une France emportée dans tous les bouillonnements de l'enthousiasme et de l'espérance, il sut faire une France organisée et cohérente. Il sut à la fois stabiliser les conquêtes de l'esprit révolutionnaire et mettre fin aux convulsions de la Patrie, par la vertu de l'ordre et de la discipline.

Mais est-il besoin d'évoquer cet homme exceptionnel, devant l'admirable paysage de sa ville natale, pour marquer les liens qui vous unissent à la France ? Autant que par l'action de ses rois, de ses empereurs, de ses chefs civils et militaires, l'union de la France et des Français a été faite par l'action des hommes anonymes qui ont été les obscurs artisans de sa grandeur.

Vous avez donné Bonaparte à la France, et elle vous a rendu Napoléon. Mais vous lui avez aussi donné des hommes de la terre et de la mer, des paysans et des marins, des soldats et des fonctionnaires. Mais vous lui avez donné surtout vos 40.000 morts de la grande guerre et chacun d'eux, pêcheur ou berger, pour aussi humble qu'il ait été, soldat de Craonne ou de Verdun, apporte à la Patrie un témoignage de fidélité et d'amour, dont la valeur humaine est aussi grande que le témoignage de l'homme d'Austerlitz.

Par le sang de nos morts, par la gloire de nos grands hommes, par le rayonnement de notre culture, par cette joie et cette douceur que la vie a chez nous, par tous les privilèges de la liberté et de la justice, la France existe en chacun de nous et sa réalité ne saurait être mise en question, ni expliquée à ceux qui ne veulent pas la comprendre. Notre communauté repose sur autant d'espérances que de souvenirs. Elle se fonde sur la reconnaissance de la dignité humaine, de la liberté des citoyens, du rôle tutélaire de l'Etat. Elle n'a pas besoin d'être agressive et menaçante. Elle se contente d'une affirmation sereine. Elle sait qu'elle est impérissable, parce qu'elle existe d'abord dans les cœurs et dans les esprits.

Cette France pacifique, cette France qui ne hausse jamais la voix, qui ne menace personne, a le droit d'être sûre de sa force. Elle est forte, je vous le dis à vous, qui êtes des marins et des soldats, à vous qui savez ce que c'est que de servir sous les plis du drapeau tricolore, à vous qui n'avez jamais marchandé votre sang pour sa défense.

L'escadre qui nous amène à Tunis va sortir tout à l'heure de votre rade. Elle va faire le tour de votre île, en signe d'amitié vigilante. En la voyant défiler devant vos yeux, sachez reconnaître en elle la force de notre Nation et que le pêcheur de chez vous retourne à sa barque et à ses filets, que le berger regagne sa montagne et retrouve ses troupeaux, que le paysan reprenne sa pioche et sa charrue, que chacun retourne à son métier, à sa fonction, à son labeur, avec la sérénité de ceux qui savent qu'ils n'ont rien à craindre, mais tout à espérer de l'avenir.

Il serait presque inutile d'ajouter que de telles paroles soulevèrent l'auditoire, mais il fallait que l'orateur hâtât son départ car Bastia attendait... M. Daladier y arriva, par mer, vers 3 heures 1/2 du soir, alla d'abord déposer une gerbe place Saint-Nicolas au pied de ce monument aux morts qui est unique en France puisqu'il représente

une mère donnant son enfant à la patrie menacée, puis il se rendit à pied jusqu'au Théâtre, au milieu d'une mer de gens qui acclamaient sans cesse et ne respectaient ni le cortège ni le protocole, car tout était confondu dans une ivresse générale. M. Campinchi nous assura lui-même qu'il n'avait jamais vu ses compatriotes pareillement déchaînés. Dans la belle salle de l'Opéra municipal, M. de Montera accueillit le Ministre par ces mots :

« Je salue en vous le représentant de la France, de cette France à laquelle la Corse est indissolublement attachée de toutes les fibres de son âme. N'a-t-elle pas répandu sur tous les champs de bataille, généreusement, le sang de ses enfants. Un pareil sacrifice, la Corse est prête à le recommencer plus large et jusqu'au dernier homme si demain, malgré tout son désir de paix une parcelle quelconque d'elle-même ou de son empire colonial se trouvait menacée. L'amour de la France a toujours habité l'âme corse, l'âme de ce vaillant petit peuple, dont l'oppression génoise n'a pu dompter la fière indépendance, si française, par le cœur, bien avant 1768, date à laquelle l'île de Corse fut enfin incorporée au royaume de France... La France répond à toutes nos aspirations. Nous sommes faits pour elle comme elle est faite pour nous et suivant une parole désormais célèbre, répétée devant le monument aux morts : « Nous voulons vivre et mourir Français ».

Le président du Conseil répondit :

Comment vous dire ma reconnaissance et mon émotion pour l'accueil si enthousiaste que vous m'avez réservé aujourd'hui.

Certes, dans la vie d'un homme mêlé depuis tant d'années à la destinée de son pays, il y a souvent des heures émouvantes, difficiles, parfois tragiques, mais jamais comme aujourd'hui, dans cette île, je n'ai senti battre sur mon cœur le cœur de la patrie. (*Applaudissements*).

Tout à l'heure, j'écoutais le discours du maire de Bastia, et comme j'étais heureux de penser qu'on l'entendait à cette heure même dans la France, dans l'Europe, dans le monde tout entier, à l'heure où, dédaigneux des forfanteries et de toutes les menaces, fier d'appartenir à une grande patrie de raison et de liberté, il clamait l'attachement indestructible de la Corse à la France, il renouvelait, l'ancien combattant que j'embrassais tout à l'heure, au pied du monument aux morts, le serment que vous avez prêté, et après vous, vos fils, de se battre et de mourir s'il le fallait.

Pour que les uns et les autres nous puissions prêter ce serment, pour que nous puissions le tenir, quelles que soient les incertitudes du destin, il faut d'abord que nous soyons unis comme des frères que nous sommes (*applaudissement*) ici, au-

jourd'hui autour de moi. Comme ce matin à Ajaccio, tous les représentants de la Corse, étroitement unis sous les plis du drapeau tricolore, ont bien voulu m'accompagner devant vous. Ils sont unis aujourd'hui aussi à Bastia, ils le seront toujours parce que, comme le dit la devise de Metz, l'héroïque cité lorraine, « si l'on veut avoir la paix hors de ses frontières il faut avoir la paix au dedans, entre soi, entre citoyens. (*Applaudissements.*)

Mesdames et messieurs, je vais reprendre ma route et longer le littoral de l'île de Beauté pour me diriger vers cette Afrique du Nord qui fait partie de la France, parce qu'elle est peut-être le refuge le plus robuste où repose la grandeur de l'empire français. (*Applaudissements.*)

Je lui porterai le salut du peuple français tout entier, de toutes ses provinces qui sont devenues françaises bien plus par un acte de raison et de volonté que par la force, qui jamais ne se sont courbées sous la servitude et qui resteront libres parce que c'est le destin de la France de préférer la mort à la servitude.

Encore merci, pour terminer, de votre accueil. Vous avez bien fait, mon cher maire et ami, d'évoquer quelques-unes de ces grandes figures corses pour lesquelles l'histoire de notre pays est quelquefois un peu trop avare et un peu trop parcimonieuse, parce que, dans leur vie, on apprécie bien le génie de votre race, que personne jamais ne pourra courber et qui s'est donnée elle-même par un élan de son cœur.

Encore merci, mes chers amis, encore merci de cet accueil dont je garderai le souvenir tant que je vivrai, de cet accueil qu'aujourd'hui même on a entendu partout et qui porte le témoignage de votre fidélité à notre mère commune qui est la France.

Encore merci et, pour terminer sur un mot plus familier, je suis fier que, dans le corps de mes garçons, circule un peu de ce sang corse, parce que c'est pour moi une certitude que, comme vous, ils suivront toujours la route du courage et de l'honneur.

Une interminable ovation accueillit les derniers mots et la foule entonna la *Marseillaise*, puis le *Chant du départ*.

Quelques instants plus tard, après un retour pénible, tant la foule pressée retardait l'embarquement, M. Daladier et sa suite échappaient à l'enthousiasme populaire et l'escadre se dirigeait sur la Tunisie, où le même enthousiasme allait se reproduire.

BIBLIOGRAPHIE

L'Annu Corsu. — Ce qui fut l'**Annu Corsu** et tend à devenir de plus en plus l'*Année Corse* vient de paraître. Dirigée par des hommes intelligents et instruits, cette publication reste égale à elle-même, c'est-à-dire qu'elle n'a pas cessé d'être attrayante par la forme et par le fond. Le numéro de 1939, celui de la dix-septième année, comprend 207 pages dont le plus grand nombre est rempli par les œuvres en prose et en poésie de nos compatriotes. Il faut y ajouter l'*Année historique* ou revue bibliographique de M. Emmanuelli et des nouvelles de l'année littéraire. On voit par le sommaire que la brochure est à la fois variée et attrayante.

Nous voulons cependant faire une remarque qui, à notre jugement, est presque une critique. Nous n'approuvons pas l'évolution de plus en plus marquée de la publication vers la forme encyclopédique. Quand elle fut fondée, elle devait se consacrer à la diffusion de nos œuvres dialectales et même à l'étude de notre dialecte dont on rêvait de faire un instrument littéraire. Avec ce programme, l'*Annu Corsu* répondait à un besoin. Nous avions applaudi à sa naissance et même à la mort de la revue la *Lingua Corsa* que nous avions créée. Les fondateurs étaient en effet pleinement qualifiés, plus que nous et s'ils avaient réalisé le but que nous espérions, quelle reconnaissance n'auraient-ils pas méritée de tous les Corses ! Notre langue, qui est à la fois originale et nationale et n'est pas ce que beaucoup de Corses eux-mêmes croient, un simple patois italien, voire toscan, mérite de rencontrer elle aussi son grammairien, son morphologiste. Le regretté Bonifacio l'avait tenté, mais n'avait fait que le tenter. Arrighi et Leca pouvaient faire mieux. Auraient-ils reculé devant la tâche considérable qui les attendait ?

En tout cas, nous constatons que d'année en année la partie dialectale tient moins de place dans l'*Annu Corsu*. C'est tellement vrai que les directeurs eux-mêmes s'en rendent compte et finissent par adopter les mots français : l'*Année Corse* qui répondent mieux à la réalité. Ainsi cette année sur les 207 pages du volume, la langue Corse n'en occupe que 52. La partie française s'étend sur plus de cent. Quarante autres pages sont même réservées à la publication de documents historiques (lettres de l'époque de Paoli et de Bonaparte). Nous osons dire que leur place n'était pas là, mais dans une Revue historique : le Bulletin de la Société des Sciences de la Corse ou la simple Revue de la Corse, puisque ces deux publications sont réservées à cela. Mais l'*Annu Corsu*, non. Il doit rester l'*Annu Corsu*, le recueil, l'étude, la critique des travaux de l'année en langue corse qu'au besoin il doit susciter. Telle doit être son originalité, tel doit être son but. Ce sera également son véritable domaine sur lequel personne n'osera s'aventurer.

Si MM. Arrighi et Leca ne sont pas de mon avis tant pis. En tout cas qu'ils ne m'en veuillent pas de le donner. Si, malgré leur compétence, la renommée d'un Aristarque ou d'un

Terentius Varro, même d'un simple Terentius Scaurus ne les tente pas, s'ils s'égarent dans la banale publication de quelques documents historiques, je dirai qu'ils ont renoncé à la mission qu'ils avaient à remplir et je le regretterai pour la langue corse qui mourra avant longtemps. Cela n'empêchera d'ailleurs pas l'*Année Corse* d'être un livre très intéressant, comme celui de l'année 1939 et d'un prix bien modique puisque ces 200 pages illustrées, sur beau papier, ne coûtent que dix francs (1).

Corbara, clef et grenier de la Corse. — M. Savelli de Guido, nous le savons par les nombreux travaux qu'il a publiés dans la Revue de la Corse, connaît à merveille le canton, dont il est originaire et dans lequel sa famille s'est autrefois cantonnée et illustrée. C'est dire que sa brochure sur Corbara est celle d'un historien qui se meut avec facilité à travers les obscurités d'un sujet dont la matière remonte aux premiers temps de l'histoire de la Corse. Trois chapitres principaux y sont étudiés dont voici les titres: le mont de Guido, sur lequel fût bâtie Corbara dont toutes les particularités historiques sont indiquées; la vallée du Lazio, qui rappelle l'occupation romaine et où l'on a trouvé ce document si curieux: le diplôme militaire d'Algaiola, que nous avons déposé au musée corse de Bastia: près de cette vallée s'élèvent un couvent de Franciscains et un couvent de Dominicains; 3° enfin la plaine de Balania, où tant de vestiges du passé se trouvent encore. Cette brochure est vendue au profit de la croix à ériger sur le mont Sant Angelu, d'où elle dominera toute la province de la Balagne. La demander à l'économe du couvent des Dominicains de Corbara, prix: cinq francs. Elle a été imprimée chez Bailly, à Nancy.

A l'ombre des dolmens. — Tout autre est la brochure de M. Peretti, qui appartient à l'enseignement primaire, dont il est un des membres les plus réputés. Il a dressé sur le passé et le présent de son village natal un véritable monument qu'il est agréable de lire. *A l'ombre des dolmens* est une monographie de Giunchetu, province de La Rocca, en 95 pages petit in-8°, où rien n'a été laissé dans l'ombre et depuis la toponymie et la d'où elle dominera toute la province de la Balagne. La géologie jusqu'à la préhistoire en passant par la production pour finir avec les mœurs et les coutumes, tout ce qui peut intéresser le village y est étudié. Comme M. Peretti sait observer, voir et raconter, ses remarques sont presque toujours pleines d'intérêt. Ajoutons qu'habitué à exposer avec clarté à ses élèves, il fait preuve des mêmes qualités dans son livre; nous signalons en particulier son chapitre sur le langage. En résumé cette monographie, quoique sans prétention, est instructive; elle mérite d'être connue et lue, je dirai même imitée. Ce sont les travaux de ce genre qui constitueront la source inépuisable des historiens futurs (2).

(1) Le demander à M. Pierre Leca, Marseille, C.C. 279.86. Prix franco: 11 francs.

(2) Editée avec une carte, elle est en vente à l'Imprimerie Moderne, à Bastia.

Le carnet de route. — Un nouveau poète est né à la Corse ; nous en avons reçu l'an dernier un premier recueil. Il s'agit de Jean Vecchini, qu'il ne faut pas confondre avec Dominique Vecchini, que les Muses connaissent mieux et dont la renommée est déjà faite. Jean Vecchini rime habilement ; son recueil *Carnet de Route* ne contient que des poèmes de même construction, soit deux strophes de quatre vers et deux de trois, en tout quatorze vers pour chaque poésie. Ces poésies sont consacrées aux faits historiques de notre Corse ou à ses plantes. L'auteur a du sentiment et sait jongler, comme tous les poètes, avec les mots et les rimes (3).

Le fascisme et la Corse. — Pierre Andréani, journaliste qui a des lettres et du style, a eu la bonne idée de réunir dans un petit volume les principaux articles qu'il a publiés dans différents journaux et dans le *Journal de la Corse* surtout. La preuve qu'il a eu raison est que ses articles n'ont pas vieilli et qu'on les lit avec autant de plaisir que lorsqu'ils virent le jour. Ce sont des études qui ne sont pas vides, mais bourrées de faits historiques ; par suite elles ne peuvent ni vieillir, ni mourir. Cela suffit à dire le mérite du journaliste qui, contrairement à beaucoup d'autres, écrit sérieusement sur des idées sérieuses.

Le charme de Napoléon. — Se rappelant, à propos des fêtes ajacciennes du mois d'août dernier, ce que la littérature anglaise doit à l'épopée napoléonienne, on aimerait à citer le témoignage apporté par la grande poétesse anglaise, Elizabeth B. Browning, à l'humanité du caractère de l'Empereur. C'est au sujet du retour des Cendres qu'elle composa *Crowned and buried*, morceau mêlé certes, où l'admiration ne va pas sans réserves, pas plus d'ailleurs pour l'Angleterre géolière que pour son illustre prisonnier. Mais elle voit juste quand elle affirme qu'« il magnifia l'image de la liberté », et deux vers surtout illuminent l'intuition féminine de la grande amoureuse, qui n'eut qu'à laisser parler son cœur pour juger le grand homme : « Puisqu'il eut le *génie d'être aimé*, qu'on lui fasse la justice de l'honorer dans sa tombe ». C'est là, résumé en trois mots, tout un portrait de Napoléon qui s'esquisse.

La Revue des Etudes Napoléoniennes, qui vient de paraître après un long sommeil (et nous lui souhaitons longue vie ininterrompue) a publié, sous la signature de M. Driault, son directeur, un compte rendu de l'ouvrage en deux tomes que M. Emile Franceschini a fait éditer. C'est le recueil des nombreux articles et études que notre savant et scrupuleux collaborateur avait déjà fait paraître. *Pages d'histoire* contiennent beaucoup de pages sur des sujets divers mais dont le plus grand nombre se rapporte à la Corse. Comme l'écrit justement M. Driault, ces pages font de M. Franceschini un des plus consciencieux historiens de la Corse dans la première moitié

(3) Imprimerie Moderne, Bastia ; prix : cinq francs.

du ^{xx}e siècle. La fréquentation des Archives a donné à son œuvre son double caractère de loyauté et de vérité. M. Driault en profite pour montrer l'importance de la Corse pour la France. « Elle est un centre, une clef de voûte. Pour elle et pour nous, il faut agir en conséquence. Nous lui devons beaucoup plus que nous ne lui rendrons jamais. » (N° de janvier-février 1939).

Dans notre dernier numéro, nous avons oublié d'indiquer que l'ouvrage des docteurs Abbattucci et de Mets : *Napoléon : les derniers moments*, est en vente chez Flammarion, 25, boulevard des Italiens, Paris, au prix de 30 francs.

De même le volume *Napoléon* de M. Antoine Trojani est déposé à la librairie Santi (Bastia-Journal), à Bastia et est également vendu 30 francs. Nous sommes certain que, dans les deux cas, les acheteurs ne regretteront pas leur acquisition.

Revue de la Presse

Sainte Lucie de Tallanu. — Village intéressant de la Corse par ses souvenirs et ses richesses artistiques. Il possède un couvent de Saint François, qui fut bâti par Renuccio de la Rocca en 1492. Dans l'église, on admire un bas-relief de la Madonna Serena, sa femme. Le maître-autel en marbre polychrome, un bas-relief de la Renaissance, la Vierge et l'enfant Jésus, de la fin du ^{xv}e siècle, deux morceaux d'un ensemble appelé la Crucifixion du ^{xv}e aussi, des stalles finement sculptées, méritent d'attirer les touristes. Il y a en outre, dans les environs, une source thermale appelée Caldane, dont les eaux sulfurées sodiques ont 40° et plus loin un gisement de diorite orbiculaire, qui est une des plus curieuses et des plus belles roches qui existent sur la terre. (*Petit Bastiais*, 23 septembre).

Monseigneur Marius Félix Peraldi, né le 29 juin 1789, fut un prélat fort connu à Rome. Apparenté aux Bonaparte, il ne se mêla guère aux conflits de la famille avec Napoléon, mais il s'exila avec son père Marius et fit ses études en Italie, où il entra dans l'ordre des Oratoriens. Il participa à l'administration des Etats pontificaux comme prélat domestique du pape et devint même légat à Ascoli. Chargé de mission diplomatique à Cività-Vecchia, il y fit la connaissance du consul Stendhal. Après 1830, il avait perdu ses deux frères, l'un à Trafalgar, l'autre comme député à la Chambre de la Restauration, à 47 ans, et il se consacra à la prière, comme chanoine de Saint-Jean de Latran ou à la composition d'œuvres de piété. Il fit connaissance à Rome du Cardinal Fesch, se lia avec lui, et devint son exécuteur testamentaire. Monseigneur Peraldi mourut à Rome, laissant son héritage à ses neveux. Il fut enterré à Saint Jean de Latran. (*P. B.* 28 septembre).

La République de 1848. — Parmi les députés élus après la chute de Louis-Philippe figurent : Etienne Conti, né à Ajaccio en 1802, avocat, lié avec Balzac et hostile au roi déchu ; il fut nommé procureur à la Cour d'appel de Bastia. Elu député, il devint secrétaire particulier de Napoléon III et sénateur. Il se fit réélire député en 1871 et mourut en 1872, après avoir véhémentement protesté contre la chute de l'empire.

Etienne-Marie Pietri, né à Sartène en 1810, fut aussi avocat, commissaire du gouvernement en 1848 ; cédant la place au préfet Aubert, il devint député en 1849, fut battu ensuite, devint préfet de police et mourut en 1864. Son frère le remplaça.

Xavier de Casabianca fit mieux. Né à Nice en 1797, avocat à la Cour d'appel de Bastia, il est appuyé par son oncle, bâtonnier et élu député. Grâce à sa parenté avec le général Raphaël de Casabianca, il émergea, devint ministre d'Etat, de l'Agriculture, du Commerce, des Finances, etc. Son fils fut également député au début de la Troisième République, mais n'eut pas d'enfants. — (P. B., 1^{er} octobre).

Ce journal continue le 19 par :

Arrighi, duc de Padoue, né en 1778, fut ancien commandant général de l'Empereur en Corsè en 1815. Il avait 70 ans en 1848 et mourut en 1853 sénateur de l'Empire et gouverneur des Invalides.

Charles Abbattucci, né à Zicavu en 1816, fut député en 1848. Il était le fils du garde des sceaux, sous l'Empire, frère du général Antoine Abbattucci, en 1870, et de Séverin, également député sous le Second empire, puis en 1872 et en 1876. Il mourut en 1885. Ce fut surtout un légiste et un Conseiller d'Etat.

La campagne de Narbonne en 1769. — Le comte de Narbonne, qui était descendant de Sampiero par sa mère, fit à la tête d'un détachement français et de la Légion corse une courte campagne militaire dans l'Au delà des monts, tandis que de Vaux obligeait Pascal Paoli, dans le nord, à cesser sa résistance. Commencées le 19 avril, les opérations de Narbonne étaient terminées le 10 juin, après l'occupation d'Alata, Afà, Appiettu, Cuttoli, Bocognanu, Ucciani, Bastelica et Cinarca. Il y eut peu de résistance. L'Au delà était un secteur calme, qui attendait la décision venue du Nord. Or Pascal Paoli, dont on ne peut pas nier l'intelligence, avait rapidement compris que la lutte aurait été coûteuse et inutile ; il avait pris lentement le chemin de l'exil par Vivario, Zicavu et Portu-Vecchiu. D'ailleurs de Vaux ne le pressait pas, car les chefs corses, gagnés à la France, Gaffori et Abbattucci, l'avaient prié de respecter cette retraite. La Corse n'était-elle pas française avant la conquête même ? — (P. B., 21 octobre).

Les premiers imprimeurs en Corse. — Paoli, peu après son arrivée en Corse, créa une imprimerie nationale, où furent éditées les deux premières *Giustificazioni*, une à Oletta, l'autre à Corte. En 1760, elle publia la *Corsica a Suoi figli*, datée de Campoloru et la troisième *Giustificazione* datée de Corte. Mais

il est douteux qu'il y ait eu deux imprimeries, comme semble le dire la belle édition de la *Giustificazione*, qui parut en 1764 avec le nom de Battini, à Corte, au début et celui de Campoloru à la fin. Ce Battini avait été appelé de Naples par Paoli. Son fils Etienne le continua en s'installant à Bastia, en 1790, puis son petit-fils César en 1828.

A Campoloru, il y aurait eu vraiment une imprimerie dirigée par l'abbé Rostini, avec Battini, comme maître-imprimeur. En 1764, l'imprimerie était transférée à Corte, où elle achevait l'impression de la *Giustificazione*. Après 1789, Paoli conseilla à Marchi, Corse exilé et revenu chez lui, de fonder une imprimerie à Corte, puisque Battini s'était établi à Bastia. Marchi, associé à Calondra, fonde donc l'imprimerie, d'où sortirent de nombreux imprimés. Paoli en fut enchanté. Plus tard, quand le royaume anglo-corse prit fin, Marchi transporta son imprimerie à Bastia, et fut lui-même nommé archiviste du département. En 1801, Lucien Bonaparte fit don d'une petite imprimerie à Ajaccio, complétée et dirigée par l'imprimeur Pesquereau (cf. brochure de Louis Campi, *L'Imprimerie à Ajaccio*, 1904) puis par Malvost, puis par Marc Marchi. (P. B., 23 octobre).

Premiers ouvrages imprimés en Corse. — Louis Campi prétend qu'il y eut une imprimerie, sans doute génoise, au milieu du XVII^e siècle, à Bastia, mais il est probable que ce fut celle de Cursay, au XVIII^e. De là sortit le premier ouvrage : *Almanacco reale di Corsica dell'anno 1750* ; *Stamparia dell' Accademia* (celle des *Vagabondi*) ; en 1752, ce fut le tour de la *Radunanza dell' accademia de' Vagabondi di Corsica*. La société rivale des *Bellicosi* publia une autre brochure, d'influence génoise dans la même imprimerie d'Artaud, que Cursay avait installée. En 1758, parut à Oletta la première *Giustificazione* ; en 1760, à Campoloru, la *Corsica a suoi figli*, dans l'imprimerie des moines du couvent, peut-être sous la direction de Battini, venu de Naples. En 1760, encore une cinquième brochure vit le jour à Corte : la *Memoria apologetica*, de 46 pages ; en 1768, ce furent les *Ragguagli dell'isola di Corsica*, qui est une gazette périodique et, en 1769, le *Memorie istoriche*, continuées en 1770. C'est en 1778 probablement que parurent chez Battini, imprimeur royal, les *Statuti civili e criminali di Corsica* que Gregori devait rééditer en 1843, à Lyon. — (P. B., 3 novembre).

Denys Cavini. — En 1849, paraît pour la première fois dans l'arène politique le Gavini, qui fondera le parti de ce nom. Le grand-père avait été mêlé à l'affaire de la Crocetta, le père avait été conseiller à la cour de Bastia, l'adversaire des Sébastiani, puis président de chambre à Montpellier. Denys, avocat, fut candidat en 1848, comme député à la Constituante, battu puis élu, quoique le dernier de la liste à la Législative, où il siégea parmi les républicains montagnards. Ensuite, il se rallia au coup d'Etat que réalisa Louis-Napoléon Bonaparte et désormais se signala comme impérialiste dévoué. Préfet sous l'Empire, il resta bonapartiste après 1871 et chef du

parti ainsi qualifié, qui l'élut député successivement de 1871 jusqu'en 1885. Emmanuel Arène le mit en ballottage en 1886 et il se retira de l'arène, laissant son neveu Antoine continuer la lutte contre le redoutable politicien que fut cet Arène. — (P. B., 6 novembre).

Cristophe Colomb. — La *Gazette de la Corse* rapporte la conférence faite à Calvi par Mme Edwine Paoli, l'auteur du gros ouvrage sur *Colomb, identifié Corse*. La conférencière a donné à ses auditeurs, près des ruines de la maison où serait né le grand navigateur, la quintessence des arguments utilisés dans son livre et montré que Colomb, mort en mai 1506, un peu avant 70 ans (il serait donc né en 1436), fut victime à la fois de la politique d'Isabelle et des agissements des Génois. (7 novembre)

L'évêché de Calvi. — Le palais épiscopal de Calvi, qui existe encore, est une grande et somptueuse bâtisse, avec laquelle on attira l'évêque de Sagona de Vicu à Calvi, en 1625. Décision d'Urbain VIII. Quand Sagona, créé au XII^e siècle, avait été abandonné, l'évêque s'était transporté à Vicu (1572) pour fuir les Barbaresques, mais sa résidence y était incommode et il finit par accepter celle que lui offraient les Calvais. Il y était tranquille et bien logé. Il continua cependant à fréquenter Vicu où était sa cathédrale et où résidèrent encore les chanoines. Des onze pièves de l'évêché, huit appartenaient au sud et trois seulement à la Balagne : Calenzana, Olmiu et Pinu. Ce fut monseigneur Guasco Mathieu, observantin, qui devenu trop vieux, abandonna Calvi au début de la Révolution et se retira à Bastia. — (P. B., 7 et 8 novembre).

Les pins *larice*. — Le *Marseille-Matin* reproduit un article de feu Clavel sur le plus bel arbre de l'Europe, dont parlait déjà Théophraste, trois siècles avant Jésus-Christ, mais dont notre continent ignorait l'existence jusqu'au XIX^e siècle. Bien que ravagées par le déboisement et l'incendie, les forêts de pins *larice* existent encore. Clavel terminait son article en demandant le sauvetage des quelques beaux spécimens de 40 à 50 mètres de hauteur et de 8 mètres de circonférence. Il avait raison. Qu'a-t-on fait depuis ? (M. M., 10 novembre).

Fischer et ses chasseurs. — Ce nom était donné à une légion formée de soldats valeureux et qu'on réservait pour les coups durs. Un personnage encore mystérieux, mais bon militaire, l'avait créée au XVIII^e siècle ; elle servit pendant les campagnes du règne de Louis XV jusqu'en 1763. De Ribaucourt, historien de cette glorieuse unité militaire, a cité quelques officiers corses qui la commandèrent : Antonini de Montemaggiore, un Carbuccia de Bastia, un autre de Vivario, Sansonnetti et deux Casanova, dont l'un était de Sartène et pourrait peut-être s'identifier avec le héros de l'affaire de Clostercamp, attribuée au chevalier d'Assas. — (P. B., 11 novembre).

Une injustice réparée. — Dans une conférence faite le 15 novembre au Rotary Club de Bruxelles, le Président de la Chambre de Commerce française d'Anvers, M. Vincentelli, s'est attaché à réhabiliter la mémoire d'Antommarchi, médecin de Napoléon, que deux écrivains français ont accablée : Frédéric Masson et Lenôtre. Le premier a écrit : « C'était un petit médecin ignare, sans aucun diplôme » et le second : « C'était un amateur qui n'obtint jamais le diplôme de docteur ». Nos lecteurs ne doivent plus partager ce sentiment sur l'élève du grand Mascagni, une des gloires de la chirurgie au début du XIX^e siècle.

Ostriconi. — Y eut-il un village jadis sur cette plage ? Peut-être. Mais au XVI^e siècle l'évêque Giustiniani dit que le lieu est désert et qu'on y voit seulement l'église de la pieve. Celle-ci comprend Lama, Urtaca, Novella, Palasca, et un village disparu Cruschini. A cette région se rattache la légende du serpent qui venait de l'étang voisin pour s'emparer d'un enfant qu'il dévorait. Le serpent fut tué par le comte de San Colombanu (château au-dessus de Novella) qui, blessé et empoisonné par le sang de la bête, en mourut. Sa famille en rendit responsable le seigneur de Cruschini, entre Novella et Palasca, avec lequel la guerre éclata ; ce lieu fut dépeuplé et son église de San Damianu a enrichi de ses dépouilles celle de Novella. — (P. B., 17 novembre)

Les Statuti de Bonifacio. — Le don fait à la Bibliothèque d'Ajaccio d'un exemplaire des « *Statuti Civili e criminali del comune di Bonifacio, riformati e compilati dal nob. gio Battista Marzolaccio d'ordine dal Senato Serenissimo. In Genova, per Giuseppe Pavoni 1625* » est une occasion pour le *Petit Bastiais* de rappeler que le manuscrit se retrouve à la *Biblioteca Civica* de Gênes et que ces Statuti, datant du XI^e au XIV^e siècle, furent complétés, corrigés et réunis par Marzolaccio, qui en avait été chargé. Deux exemplaires s'en trouvent dans la famille Portafax, de Bonifacio, un dans la famille Guilhem et un, maintenant, à Ajaccio. Bastia ne le possède pas. Quel sera le donateur ? (19 novembre).

Brando. — M. M. reproduit l'étude que le regretté Fumaroli avait publiée sur cette pieve célèbre dont les Avogari de Gentile avaient été seigneurs. Ceux qu'elle intéresse la trouveront dans les numéros des 15, 17 et 25 novembre. L'auteur signale tous les incidents notables qui se sont déroulés dans ce lieu historique, les personnages qui y ont vu le jour, les avantages géographiques.

Voici de quoi mourut Napoléon. — M. Hector Ghilini n'a pas voulu laisser ignorer aux lecteurs du *P. P.* (et il eut grandement raison) qu'on se mettait enfin d'accord sur les causes de la mort de Napoléon I^{er} et que, contrairement à ce que prétendit Hudson Lowe, ce fut le climat de Sainte-Hélène qui tua l'Empereur car il en résulta pour lui un abcès suppuré du foie, et les médecins anglais qui s'en doutèrent furent rayés des

cadres de l'armée. Les docteurs Abbatucci (français) et de Mets (belge) viennent de confirmer le diagnostic. — (*Petit Parisien*, 22 novembre).

Le meurtre de Vannina d'Ornano. — M. Baichère, substitut général de la Cour d'appel de Bastia, a prononcé devant cette assemblée un discours retraçant l'histoire du drame qui a hanté l'esprit des historiens depuis le XVI^e siècle et que les uns ont attribué à la jalousie, d'autres à l'intérêt et qui, pour nous, n'eut pour motif que l'exaspération d'un patriotisme bafoué et trahi. Après une bonne étude critique des circonstances, M. Baichère, s'en rapportant à la date du meurtre, le 15 août, c'est-à-dire un mois après que Vannina eut été rendue à son mari, revenu de Constantinople (16 juillet), conclut que le mari trahi, mais aimant, avait pardonné à la femme coupable, puis qu'après le pardon elle eut une nouvelle entrevue avec un envoyé du Sénat de Gênes à qui elle devait remettre les papiers secrets antérieurement promis. Sampiero le sut et tua l'épouse hypocrite, sa servante complice et l'envoyé du Sénat. Cette hypothèse sera certainement retenue par ceux qui auront à s'occuper encore de la question. (Lire à ce propos le beau livre de Mme Catulle-Mendès, paru récemment). — *Marseille-Matin*, 1^{er}-7 décembre).

Officiers de la Légion Corse. — Une liste des officiers proposés pour servir dans la Légion corse, a été donnée par P. B. les 12 et 13 décembre. La voici : Grimaldi, de Giovellina ou Pietralba, capitaine des grenadiers, demande le poste de lieutenant-colonel ; Casalta de Tavagna ; Giovanni-Limperani Charles-Pascal, de Casinca ; Boccheciampe Joseph-Louis, du Nebbiu ; Martinetti, du Fiumorbu ; Peretti Jacques, de Bastelica ; Fabiani, de Balagna ; Valentini, du Rostinu, parent de P. Paoli ; Abbatucci, demande le grade de colonel.

Comment la Corse devint française. — Ce titre un peu exagéré résume l'histoire de Sampiero, depuis le jour où Gênes commit l'imprudence de le faire emprisonner jusqu'à celui où elle s'en débarrassa par un meurtre. L'exécution de Vannina y est naturellement racontée. Ce récit, qui est fait par un collaborateur de *Paris-Soir* à ses lecteurs, n'est peut-être pas tout à fait conforme à la vérité, mais il apprend au grand public, que ce journal peut atteindre, la vie et la mort d'un des grands serviteurs de la France, la force de son patriotisme et les relations cordiales et anciennes de la Corse avec la France. — (*Paris-Soir*, 17 décembre).

Ce même titre a été donné à l'excellente conférence que le professeur et docteur Mattei a faite dans la ville de Marseille à ses compatriotes, au mois de décembre. Elle est exacte, sensée et digne. Ceux qui voudront la lire la trouveront dans la *Gazette de la Corse* du 26 décembre.

La question de la Maddalena. — Ces rochers, dont l'Italie a fait aujourd'hui un lieu si bien fortifié et si dangereux pour

la Corse, avaient été cédés à la France par Gênes en 1768, en même temps que l'île où allait naître Napoléon. Mais le gouvernement de Louis XV négligea de les occuper, puis de les réclamer aux autorités sardes qui s'y étaient installées pour empêcher la contrebande. On le fit plus tard mollement, on obtint une réponse dilatoire, puis on n'y songea plus. Louis XV méprisait quelque peu ces rochers ; ses successeurs eurent des soucis plus importants et ainsi la Maddalena resta sarde puis devint italienne. Les gouvernements regretteront aujourd'hui leur indifférence ou leur dédain. — (P. B., 17 décembre).

La Corse n'est pas italienne. — Excellent article de M. Peretti della Rocca, ancien ambassadeur, sur les manifestations de Rome. C'est sans aucun doute l'un des meilleurs qui aient été écrits sur ce sujet. L'auteur montre que les prétentions de l'Italie sur la Corse ne reposaient sur rien ; ni sur l'histoire, ni sur la race, ni sur la langue, ni sur le caractère, ni sur la géographie, ni sur des sentiments particuliers. Et il termine en rappelant que M. Mussolini lui-même en avait convenu, à Paris, un jour où ils s'étaient rencontrés. L'article mériterait d'être reproduit en entier. (9 décembre).

NOUVELLES

en quelques lignes

Démographie. — D'un tableau publié par la Revue de l'Alliance nationale (février 1939), nous extrayons ce renseignement curieux au sujet de la natalité française. La Corse figure parmi les départements dont le taux de reproduction (84 pour 1.000) est le plus faible, alors que la Manche et le Morbihan ont un taux de 142 et de 124 ; elle est ainsi la huitième avant-dernière. Son taux de remplacement n'est que de 73 pour 1.000, alors que la moyenne de la Vendée est de 120 et celle de la France en général de 88. Toutefois la Corse figure encore dans les départements où la natalité l'emporte un peu sur la mortalité. Depuis vingt-cinq ans, la fécondité a diminué de 33 pour 100 en Corse.

Le mouvement de nos ports. — D'après les renseignements donnés, l'activité de nos ports a été en 1937 :

Pour Ajaccio : de 1118 bateaux entrés et sortis transportant 54.357 passagers à l'arrivée et 50.265 au départ ; 68.712 tonnes de marchandises à l'entrée et 12.135 à la sortie.

Bastia : 641 navires à l'entrée, 630 à la sortie, avec 56.473 et 54.954 passagers, 39.702 tonnes de marchandises à l'entrée et 30.872 à la sortie.

Calvi : 202 et 201 navires, 13.339 et 11.990 passagers, 4.424 et 1.326 tonnes de marchandises.

Ile Rousse : 326 navires, 16.331 et 13.882 passagers ; 8.582 et 1.879 tonnes de marchandises.

Proprianu : 424 navires, 2.642 et 3.564 passagers, 13.800 tonnes à l'entrée et 3.642 à la sortie.

Bonifacio : 756 navires, 1.930 et 1.476 passagers, 2.910 et 893 tonnes.

Portu-Vecchiu : 134 navires, 52 et 29 passagers, 4.103 et 1.459 tonnes.

L'amélioration de nos ports. — Parmi les travaux publics projetés par notre direction des Ponts et Chaussées, les suivants intéressent nos ports : construction d'une jetée-abri pour bateaux de pêche à la marine de Giottani et creusement d'un bassin ; construction d'un quai pour les barques avec terre-plein de près de 4.000 m² et cale de halage se continuant par une jetée destinée à abriter les yachts et les voiliers à l'Ile-Rousse ; prolongement de 50 m. du quai nord à Calvi ; deux éléments de jetée laissant entre eux une entrée de 20 mètres de large pour les barques à Saint-Florent ; projets de construction d'un abri pour les pêcheurs à Galeria et plusieurs autres petits travaux par ci par là, sans grand intérêt général. Mais combien d'autres plus importants ont été rejetés par l'administration supérieure, en ce temps d'économies à outrance ?

L'Essitae, syndicat d'initiative d'Ajaccio et de la Corse que préside activement le comte Peraldi et dont les initiatives sont multiples, nous prédit pour 1939 une affluence considérable de touristes. Or 1938 avait été déjà une année exceptionnelle. Les hôtels avaient refusé du monde. Voici des chiffres à l'appui de ces affirmations. Les auto-cars ont transporté en 1932-33 : 17.000 voyageurs ; en 1933-34 : 18.000 ; en 1934-35 : 19.000 ; en 1935-36 : 24.300 ; en 1936-37 : 27.008 ; en 1937-38 : 29.327.

Il convient d'ajouter à ces chiffres, celui des touristes voyageant à pied ou par leurs propres moyens, que l'on peut évaluer à 30 pour 100 au moins des chiffres ci-dessus. Bref, la Corse a dû recevoir l'an dernier 40.000 visiteurs environ. Et en 1939 ? ?

La main-d'œuvre italienne. — Cette question préoccupe beaucoup les journaux corses. L'article signé par Henri de la Rocca les résume à peu près tous. On ne peut pas accepter tous les émigrants, pour des raisons politiques, morales, même militaires. Il faut les filtrer à l'entrée et n'accepter que ceux qui présentent des garanties. Les Italiens surtout sont désirables, d'abord parce qu'ils ont des mœurs qui se rapprochent des nôtres et qu'ils sont facilement assimilables. Mais nous n'avons que faire de bûcherons, de forestiers et surtout de criminels de droit commun. Les autres nous sont utiles et deviennent en général de bons éléments.

Or on sait que le gouvernement fasciste a voulu rappeler les 20.000 Italiens qui sont en Corse. Leur départ aurait provoqué une grave perturbation dans l'île. Mais, heureusement, 8 à 900 seulement ont consenti à rentrer dans la péninsule. Les Corses

qui n'ont aucune animosité contre les Italiens souhaitent à ces émigrants tout le bonheur qu'ils espèrent trouver. Toutefois si les départs se multipliaient et mettaient dans l'embarras nos agriculteurs, viticulteurs et exploitants forestiers, l'Office central de la main d'œuvre agricole, 35, rue Las Cases à Paris (VII^e), les documentera sur les moyens mis à leur disposition pour résoudre au mieux cet inquiétant problème de la main-d'œuvre.

La T.S.F. anti-française. — Les journaux ont annoncé au mois de janvier qu'un poste de radio clandestin, installé sans doute sur un mobile qui se déplaçait, émettait chaque soir entre 20 h. et 20 h. 30, sur longueur d'onde de 31 m., des informations au nom de la Corse indépendante. Le speaker a osé dire : « Nous sommes le parti autonomiste Corse, qui est devenu séparatiste et veut se détacher de la France. Des milliers d'adhésions nous sont parvenues (comment cela a-t-il pu se faire, puisque les auditeurs ignorent la provenance ?) de Corse, du continent et de l'Afrique du nord. Elles placent la petite patrie sous l'égide du drapeau de Pascal Paoli ». Pourquoi ne pas dire franchement sous les plis du drapeau italien ! ! ! Il serait bien intéressant de connaître les noms de ces milliers d'adhérents. Peut-être sont-ce des fantômes créés par l'imagination du speaker inconnu. Qui veut-il tromper ? Les Corses ? Ils répondent par un éclat de rire. Les continentaux ? Les ignorants peut-être ? Mais les autres savent depuis le 2 janvier à quoi s'en tenir. Le speaker en question, et celui qui le paye, feraient mieux d'économiser leur temps et leur imagination.

Chaire d'horticulture. — D'après une lettre écrite au ministre de la Marine, Campinchi, par le ministre de l'Agriculture, une chaire d'horticulture est créée en Corse. Le professeur aura à s'occuper de la production horticole et de la culture des arbres fruitiers. Il pourra donc rendre d'immenses services à un pays que la nature a transformé en verger et dont les arbres donnent des produits si remarquables.

La Timbromanie. — Depuis quelques années, la République française crée des timbres par centaines, adoptant ainsi les habitudes de ces petits pays de l'Amérique centrale toujours à court d'argent : le Honduras, le San Salvador, etc. Pourquoi n'en créerait-elle pas un, représentant un des plus beaux sites de la Corse, timbre qui ne pourrait être utilisé qu'en Corse et que les touristes, n'en doutez pas, achèteraient par quantités abondantes, pour pouvoir dire (car un touriste est toujours vaniteux) à leurs amis et connaissances : « Nous sommes allés en Corse, patrie de Napoléon et temple du patriotisme ! ! » Ce timbre vaudrait bien, par l'intérêt, ceux de Doumer, de Clémenceau et de tant d'autres gloires éphémères ! !

Le Directeur-Gérant,

A. AMBROSI.

ANCIENS COLONIAUX D'INDOCHINE

les quotidiens coûtent cher

Abonnez-vous à

La Renaissance Indochinoise

18 pages illustrées, toutes les nouvelles

Un an : 70 francs — Six mois : 36 francs

Ecrire à FRANC BARTOLI, 10, Rue Guy-de-la-Brosse,
PARIS-V.

CASE A LOUER

A la demande d'un

CAP

on doit obligatoirement servir

LE

CAP CORSE

L.-N. MATTEI



Liqueur cedratine

Exquise et digestive

Cédrats confits

CHEZ VOUS

**Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par CORRESPONDANCE**

**Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris**

- 1° les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer

Aux Cours PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (1^{re})

vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous renseignements.

L'apéritif incomparable

DAMIANI

CAP CORSE 18°

Rouge ou Blanc

CASE A LOUER

Horaires de la Compagnie des Chemins de fer

I. — AU DÉPART DE BASTIA

Train n° 9. — Départ 7 h. 45; Arrivée à Portu-Vecchiu, 11 h. 22.

Train n° 3. — Départ 7 h. 55; Arrivée à Ajaccio, 14 h. 20.

Train n° 21. — Départ 13 h. 00; Arrivée à Ajaccio, 18 h. 31.

Train n° 11. — Départ 15 h. 10; Arrivée à Portu-Vecchiu, 20 h. 17.

Train n° 7. — Départ 16 h. 30; Arrivée à Corte, 19 h. 31.

II. — AU DÉPART D'AJACCIO

Train n° 4. — Départ 7 h. 40; Arrivée à Bastia, 14 h. 22.

Train n° 22. — Départ 12 h. 55; Arrivée à Bastia, 18 h. 30.

Train n° 8. — Dép. 15 h. 50; Arr. à Corte, 19 h. 50.

III. — AU DÉPART DE CORTE

Train n° 1. — Départ 6 h. 27; Arrivée à Ajaccio, 10 h.

Train n° 2. — Départ 6 h. 05; Arrivée à Bastia, 8 h. 58.

IV. — AU DÉPART DE PORTU-VECCHIU

Train n° 10. — Départ à Ghiso; à Bastia, 8 h. 58.

Train n° 12. — Départ 13 h.; Arrivée à Bastia, 18 h.

Train n° 20. — Départ 7 h. 05; Arrivée à Bastia 11 h. 45.

V. — AU DÉPART DE PONTE-LECCIA

Train n° 13. — Départ 10 h. 20; Arrivée à Calvi, 13 h. 04.

Train n° 15. — Départ 14 h. 48; Arrivée à Calvi, 17 h. 33. (N'a pas lieu le dimanche).

Train n° 15 bis. — Départ 18 h. 30; Arrivée à Calvi, 21 h. 15. (N'a lieu que le dimanche).

Par autorail, départs de Bastia à 7 h. 30 et à 15 h. 05; arrivées à Ajaccio à 11 h. 25 (tous les jours) et à 18 h. 56 le samedi.

Départs d'Ajaccio à 7 h. 10 et à 15 h. 25; Arrivées à Bastia à 11 h. tous les jours; à 19 h. 15 le dimanche.

VI. — AU DÉPART DE CALVI

Train n° 14. — Départ 6 h. 35; Arrivée à Ponte-Leccia, 9 h. 25. (Correspondance avec le 56).

Train n° 16. — Départ 14 h. 10; Arrivée à Ponte-Leccia 17 heures. (Correspondance avec les 22 et 7).

Les Horaires d'Eté de la Compagnie Fraissinet

1^{er} Avril au 14 Octobre

CONTINENT CORSE

Dimanche 11 heures, Nice-Ile-Rousse (dimanche 17 h.);
Dimanche midi, Marseille-Bastia, commerc. (lundi 6 h. 15);
Lundi 17 h. 30, Marseille-Ajaccio, rapide (mardi 6 h. 15);
Mardi 12 h., Nice-Ile-Rousse (mardi 19 h. 15);
Mercredi 11 h., Nice-Calvi;
Mercredi 13 h., Livourne-Bastia (mercredi 19 h.);
Jedi 15 h., Marseille-Ajaccio (vendredi 6 h. 15);
Vendredi 10 h., Nice-Ajaccio (vendredi 19 h. 30);
Vendredi 12 h., Marseille-Toulon-Ile-Rousse (S. 5 h. 15);
Samedi 21 h., Nice-Bastia (dimanche 6 h.).

CORSE CONTINENT

Dimanche 23 h., Calvi-Nice (lundi 6 h. 15);
Lundi 12 h., Ile-Rousse pour Nice;
Lundi 16 h. 30, Bastia-Marseille (mardi 8 h.);
Mardi 11 h., Bastia-Livourne (mardi 17 h.);
Mardi 16 h. 30, Ajaccio-Marseille (mercredi 8 h. 15);
Mercredi 20 h. 30, Ajaccio-Nice (jeudi 5 h. 30);
Mercredi 21 h., Ile-Rousse-Toulon (jeudi 6 h. 30);
Jedi à midi, Calvi pour Nice;
Jedi 16 h. 30, Bastia-Marseille, commerc. (vend. 9,30);
Vendredi 21 h., Bastia-Nice (samedi 6 h.);
Samedi 19 h., Ajaccio-Marseille (dimanche 8 h.).

N.B. — Les dates entre parenthèses indiquent les jours et heures d'arrivée.

POUR VOYAGER COMMODEMENT

Prenez un carnet de voyage circulaire à itinéraire facultatif; vous l'établissez vous-même en faisant 500 kilomètres au minimum. Il peut comporter des solutions de continuité. Sa validité est de 30, 45 ou 60 jours suivant l'importance du parcours. Elle peut être prolongée de moitié moyennant un léger supplément. La réduction augmente avec la distance, elle peut atteindre 30 % en 1^{re} classe, 20 en 2^e et 3^e classe. Moitié prix pour les enfants de 3 à 7 ans.

POUR VOYAGER AGRÉABLEMENT

Prenez des billets aller et retour à prix réduits pour voyages combinés en chemin de fer et en autocar. Ils comportent une réduction de 30 % en toutes classes sur les trajets par fer, sans que vous ayez à remplir d'autre condition que celle d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres en chemin de fer et de 100 en autocar. Leur validité de 33 jours peut être prolongée.

Pendant la période des vacances, vous pourrez obtenir des billets d'aller et retour comportant des réductions de 20 à 30 % selon la classe. Il vous suffit d'effectuer un parcours aller et retour d'au moins 600 kilomètres si vous allez dans une station balnéaire et 300 dans une station thermale et climatique. La validité des billets est de 30 jours, qu'on peut prolonger deux fois de 30 jours.

PLUS ON EST, MOINS ON PAIE

Un billet de famille d'aller et retour peut être obtenu, si on est trois au moins et si on effectue un parcours de 300 kilomètres aller-retour. Les deux premières personnes paient place entière, mais la troisième et les suivantes ne paient que quart de place, 4 personnes ne paient donc que 2 places et demie.

Plus le parcours est long et plus on est nombreux, moins on paie. La voiture automobile bénéficie de 75 % de réduction, 363 francs au lieu de 1175 francs pour 1000 kilomètres de parcours.

POUR LES VOYAGES EN CORSE

Des wagons-lits de 3^e classe circulent entre Paris et Nice. Ainsi, comme les voyageurs de 1^{re} classe, ceux de 3^e peuvent se déplacer en wagon-lit. Le supplément pour occuper une place de wagon-lit de 3^e classe est des plus réduits : 135 francs.

Pour renseignements complémentaires, demander aux agences du P. L. M.